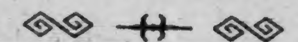
REMINISCENCES DE VOYAGE

— PAR —

J. Camille Pouliot.



J. E. FRENETTE,
Editeur.

1er janvier, 1901

Agrée, mon cher député, mes plus cordiales salutations, avec les compliments de l'auteur.

REMINISCENCES

DE VOYAGE

— PAR —

J. Camille Pouliot.



J. E. FRENETTE,
Editeur.
1er janvier, 1901.

Dedicace

" A MA MÈRE "

— —

Vous avez survécu à toutes les douleurs qui puissent assaillir le cœur d'une mère : vous avez vu moissonner à la fleur de l'existence les filles les plus tendrement aimées, les fils les plus heureusement doués.

Seule, avec trois fils et une fille que vous avez généreusement immolée au Seigneur dans le cloître d'un lointain apostolat, vous survivez au siècle qui fut le témoin de votre bonté sans faiblesse, de votre constante sollicitude, de votre amour inaltérable envers nous.

Permettez au Benjamin de vos fils de vous dédier et de vous offrir, à l'aurore même du siècle nouveau—avec les vœux les plus ardents d'une heureuse vieillesse—ces quelques pages, hommage de

sa filiale r[illegible]naissance et de sa plus vive a[illegible]ion.

Puissiez-vous, ainsi que les membres de la famille, pour qui spécialement je les ai écrites, trouver dans la lecture de ces notes, comme dans un pastel fané mais toujours chéri, le souveuir et les traits des chers disparus !

J.-Camille Pouliot.

Rivière-du-Loup, En Bas,

1er Janvier 190;

REMINISCENCES DE VOYAGE

"CHEZ LE CURE KNEIPP"

Wœrishofen n'était, jusqu'à ces dernières années, qu'un humble village, une petite bourgade souabe sans importance, perdue au milieu des plaines de la Bavière, ignorée même sur les cartes de l'Europe.

Quelques constructions, aux vastes proportions, et qui témoignent de l'ancienneté de leur existence, frappent surtout les regards :

Au centre d'un groupe d'une centaine d'habitations rapprochées, se dresse, surmontée d'une tour quadrangulaire, l'église, construction en pierre recouverte d'un

épais lambris en ciment pour la protéger. Bâtie, toute au milieu du cimetière paroissial, elle semble indiquer aux fidèles, que pour arriver au salut, il faut traverser les croix et se heurter aux tombeaux. A côté, à moins de cent pas, une autre bâtisse aux dehors austères et imposants : C'est le monastère occupé par les Dames Dominicaines, " der kloster " comme on l'appelle.

Tous les villages de Bavière, comme d'ailleurs, presque partout en Europe, offrent cette disposition caractéristique. La distance entre les différents bourgs ne varie guère plus de quatre à cinq milles. Autour s'étendent les terrains en culture. Il n'existe aucune clôture de séparation, aucune borne apparente ; cependant chaque habitant du faubourg y a sa part déterminée, distincte, qui ne dépasse guère généralement une

couple d'arpents en superficie, sans jamais songer à empiéter sur les droits de son voisin.

Depuis quelques années, l'aspect de Wœrishofen (Prononcez V*eurisofen*) a changé. L'humble village a subi une transformation complète. Ce n'est plus la bourgade inconnue presque, dédaignée: Sa population a doublé ; des édifices imposants ont surgi ; Wœrishofen est maintenant sur toutes les cartes, sur toutes les lèvres : c'est le point de mire, d'attraction de l'Europe, et même de l'Univers entier. On y accourt de tous les pays durant la saison d'été : Français, Anglais, Russes, Allemands, Espagnols, Polonais, Américains, Italiens, Hongrois, Turcs, Perses, Australiens s'y coudoient et fraternisent dans ce phalanstère d'un nouveau genre. Bref, c'est le rendez-vous de toutes les souffrances.

On peut dire, en effet, avec véri-

té que Wœrishofen est *l'arche des maladies.* Nulle part ailleurs, on a le spectacle d'une agglomération aussi disparate de maladies de toutes sortes.

Audelà de 12000 étrangers s'y rendent annuellement. A voir ce défilé interminable de malades, on croirait assister à un de ces pélérinages fameux de Lourdes ou de Ste.-Anne d'Auray, où la foi catholique attire des foules innombrables de fidèles. Ici, protestants de toutes dénominations,aussi bien que catholiques, affluent à Wœrishofen. La réputation universelle de Vichy, de Cauterets, de Carlsbad, si renommés pourtant par l'action bienfaisante de leurs eaux, est désormais éclipsée.

Comment s'est donc operé ce changement ? D'où vient cet engouement inouï,qui, chaque année, amène à ce village, dépourvu de tout attrait mondain, des

milliers de personnes de toute croyance, de toute nationalité et de toutes conditions ?

Un pauvre curé de campagne, sans prétention, sans diplomatie, à l'abord presque rustre, attire seul toute cette foule. Saisi d'étonnement et d'admiration, l'univers entier redit, bien que sous des appellations diverses, le nom à jamais immortel de cet astre brillant, nouvellement découvert au zénith de la science : Kneipp, Kneipp, l'illustre médecin, l'hygiéniste sans égal, Kneipp, l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, Kneipp, honoré par la Cour de Rome, du titre de Prélat de la Maison Pontificale et, tout récemment encore fait Commandeur du Saint-Sépulcre par le Patriarche de Jérusalem.

Le curé Kneipp, comme on l'appelle habituellement, est âgé de 78 ans, et il les porte allègrement.

C'est le type parfait de nos bons vieux curés de campagne, à la démarche lente, au commerce familier et affable.

Rien, de prime-abord, ne révèle chez lui quelque chose d'extraordinaire ; mais bientôt, après quelques instants d'examen, on est frappé de la puissance de son œil voilé sous des sourcils très épais. Lorsque son regard scrutateur s'abaisse sur vous, vous vous sentez étreint, empoigné comme dans des serres ; il vous semble qu'il pénètre jusque dans les replis les plus cachés de votre être, et qu'il lit ce qui s'y passe. Si extraordinaires sont la puissance et la sureté de son diagnostic, à la simple vue d'un malade, qu'il faut reconnaître qu'elles sont l'apanage du génie.

Nous aurons d'ailleurs occasion, au cours de cette notice biographique, de citer quelques faits

qui démontrent, hors de toute contreste, son incroyable perspicacité.—

Le portrait qui accompagne cette étude donne une idée assez exacte de l'apparence extérieure de Mgr. Kneipp, mais il manque à cette photographie un détail que le talent de l'artiste a été impuissant à reproduire : l'expression particulière et l'étonnante pénétration de son regard.

Le lecteur aimera peut-être à trouver ici, retracée dans ses grandes lignes, la vie de ce grand homme :

Sébastien Kneipp était fils de parents bavarois qui n'avaient guère de richesse, mais ils insistèrent cependant, pour qu'il reçut une instruction qui lui permit de gâgner sa vie honorablement. Pour comble de malheur, survint un incendie désastreux qui ruina la maison paternelle. con-

sumant en même temps les quelques épargnes que le fils avait si péniblement acquises et qui formaient toute sa fortune.

Sébastien, qui rêvait une carrière plus digne de ses aspirations, ne s'alarma point outre mesure. Muni de son certificat d'ouvrier tisserand, il quitta le toit paternel, résolu d'atteindre, au prix de n'importe quels sacrifices, le but qu'il convoitait déjà si ardemment : la prêtrise.

Après deux années de préparation,—pendant lesquelles il suivit assidument les leçons du révérend Meckle, vicaire à Groënbach,—il fut admis au collège. Son état de faiblesse et d'anémie l'obligea de suspendre ses études pour une période de cinq années. Ce fut pendant ce temps de maladie que, feuillant, pour se distraire, les livres qu'il pouvaiç se procurer, un traité d'hydrothérapie lui

tomba sous la main. Il le parcourut, l'étudia ; ce fut pour lui, une mine d'or.

En 1849, il entra au "Georgianum" de Munich pour faire ses études théologiques. L'état précaire de sa santé faisait entretenir des craintes sérieuses sur son admission aux ordres sacrés. Aussi, le jeune lévite résolut-il de mettre tout en œuvre pour la restaurer. Le traité d'hydrothérapie découvert par hasard ne le quittait déjà plus. C'était son *vade mecum* inséparable ; et tous les jours il soumettait son corps à des applications d'eau.

Parmi ses condisciples, il y avait un jeune étudiant pauvre, dont l'état était si alarmant, que le médecin lui avait refusé le certificat nécessaire pour l'admission à la prêtrise.

Rebuté par les mêmes obstacles dans leur désir commun, tous deux ne tardèrent pas à se lier

d'amitié, et à se faire part mutuellement de leurs appréhensions. "Puisque les hommes de l'art se déclarent impuissants, je me charge de vous guérir, à la condition toutefois que vous vous soumettiez au traitement que je m'impose, moi-même depuis longtemps déjà, et qui m'a beaucoup fortifié, lui dit un jour Kneipp. Tout ce que je réclame de vous, c'est du courage et de la discrétion."

Le jeune homme, cédant aux sollicitations et aux arguments de son compagnon, consentit enfin à tenter l'aventure.

⁂

Il y avait au milieu du jardin du séminaire une petite pièce d'eau qui servait d'ornement.

Presque chaque nuit, Kneipp et son élève s'y dirigaient secrètement et à la sourdine. Le docteur improvisé faisait enlever ses

habits au malade, le faisait entrer dans ce bain rustique et lui déversait rapidement deux ou trois arrosoirs d'eau froide sur le corps. Puis il s'en faisait autant à lui-même, et tous deux, sans s'essuyer, retournaient en toute hâte au dortoir.

Quelques semaines plus tard, le jeune ecclésiastique se sentait plus fort ; ses yeux ternes avaient revêtu un éclat plus brillant ; ses membres décharnés reprenaient une vigueur nouvelle, le teint de sa figure amaigrie semblait s'éclaircir ; un sang généreux animait maintenant ses joues décolorées par l'anémie.

Tous les compagnons d'étude des deux malades s'étonnaient du changement extraordinaire qui se manifestait chez l'un et chez l'autre, et ne pouvaient s'en taire, au point qu'un jour le professeur demanda à l'étudiant qui sem-

blait condamné irrévocablement, quel était l'habile médecin qui avait opéré une pareille transformation. L'étudiant, montrant de la main Kneipp répondit : " Voici mon docteur, c'est à lui que je suis redevable d'avoir recouvré la santé. "

C'était le premier miracle opéré par Kneipp. Tout en se guérissant lui-même, il avait sauvé un de ses compagnons de séminaire. Une application raisonnée de l'eau avait écarté les obstacles qui semblaient aux yeux de tous insurmontables.

Peu après, au comble de leurs vœux les plus chers, les deux jeunes gens étaient faits ministres du Seigneur, et recevaient l'onction sainte sacerdotale. Depuis lors, leur santé a été florissante, et ils occupaient, tous deux, dans ces dernières années encore, des postes importants confiés à leur mi-

nistère.

Kneipp a aujourd'hui 46 ans de prêtrise, et ceux qui ont l'occasion d'approcher l'illustre vieillard sont étonnés de la puissance et de l'ampleur de sa voix, de la souplesse et de la vigueur de son corps.—

Ces quarante six années ont été pour lui une vie d'apostolat et de saint ministère. Jamais il n'exista de pasteur plus dévoué, plus infatigable. Son premier soin était d'affermir le troupeau soumis à sa garde, dans la voie de la sanctification. Rarement aussi, vit-on une population plus respectueuse, plus fidèle à ses devoirs de religion, plus édifiante sous le rapport de la morale que celle de Wœrishofen. Tout le monde semble dans la main du brave curé, qui est l'idole de sa paroisse.



La vie du Bavarois est simple ;

ses mœurs sont douces et champêtres; il est d'un accueil facile, hospitalier et rappelle par plus d'un trait le bon habitant de nos campagnes.

Notre cultivateur canadien l'emporte beaucoup par sa méthode de cultiver par son esprit de progrès, d'amélioration et sous bien des rapports, il est infiniment plus avancé que le peuple bavarois. L'art aratoire semble presque ignoré en Bavière. On y trouve aucun de ces instruments de culture perfectionnés qui sont, en fin de compte, pour l'agriculture une économie de temps et d'argent. Pendant les quelques semaines passées dans ce pays, je n'y ai vu qu'une fois un râteau à foin mu par un cheval. Tout se fait à la main, à l'ancienne façon de nos pères, à la faulx et à la faucille.

—Dès le matin le laboureur est aux champs avec sa femme

qui travaille presqu'autant que l'homme. Un jour que nous nous rendions très à bonne heure à "Waal" pour assister à une représentation de *la Passion* qui s'y donnait le matin, je fus étonné de voir la plaine déjà envahie par des travailleuses matinales qui se hâtaient à la fenaison, dans l'attente d'une seconde moisson, car généralement dans la Basse-Bavière, il y a deux récoltes de foin.

Si le peuple canadien l'emporte par l'esprit du progrès, d'avancement qui s'accentue notablement, depuis quelques années surtout, par contre le Bavarois excelle par la simplicité de ses mœurs. Le luxe est chose inconnue dans les campagnes de la Bavière. On y est vêtu convenablement et proprement, mais sans recherche. On ne songe point à éclipser son voisin, sa compagne par l'éclat de la parure. Les dépenses folles de la

toilette sont ignorées et, conséquence naturelle, la bourse du travailleur si péniblement remplie ne se dégarnit-elle point trop vite et sans raison. Savez-vous quels sont ceux qui ont les plus belles maisons à Wœrishofen ? C'est le médecin et le cordonnier. Le paupérisme, cette plaie sociale qui semble gagner nos villes, n'y règne pas à l'état endémique.

Les habitants de Wœrishofen ont pour leur curé une vénération profonde. Et certes, elle est bien méritée. La sollicitude du bien des âmes ne lui suffit pas : son ardente charité le porte encore à les soulager dans les épreuves de la maladie. Chaque jour, il s'enquiert minutieusement de la santé des familles. Apprend-il que quelqu'un de ses paroissiens est souffrant, le bon curé accourt aussitôt ; il verse dans le cœur du malade une parole de consolation

d'encouragement, pendant qu'il s'applique à leur apporter du soulagement. C'est le docteur recherché, du riche et du pauvre, de l'homme instruit comme de l'ignorant. Rien ne le repute, ni l'horreur d'une maladie repoussante, ni les clameurs d'esprits préjugés que ses succès irritent. Il poursuit son œuvre sans s'inquiéter et ne laisse le patient que quand il a enrayé la maladie et assuré la guérison.

La réputation du curé de Wœrishofen, comme guérisseur, n'était pas restreinte aux limites du petit village souabe. Elle s'étendait depuis nombre d'années dans toute la Bavière, l'Autriche et l'Empire allemand tout entier. Le bruit de ses cures merveilleuses, par l'eau, s'était répandu partout, mais ce n'est que depuis quelques années que sa renommée a décuplé et a pris une extension

universelle :

Cédant aux pressantes sollicitations qui lui venaient de toutes parts, Kneipp se décida enfin, malgré son âge déjà avancé, à livrer à la publicité le fruit de quarante années d'expérience et de labeurs continus, consacrées au soulagement des misères humaines.

En 1886, paraissait son premier ouvrage " Ma Cure d'eau " qui traite de l'eau comme moyen de guérison, des diverses applications que l'on peut en faire, et enfin du traitement de certaines maladies par l'eau.

Cet ouvrage—le *maiden work* de Kneipp— est incontestablement la plus remarquable de ses productions. " Le style, c'est l'homme " a dit Buffon. Kneipp, en effet, se révèle tout entier dans " Ma Cure d'eau. " Sous la facture d'une phrase simple, limpide, on sent

l'homme de science qui a mûri, par une longue expérience, le sujet qu'il traite. On est étonné de ses aperçus nouveaux, des remèdes si faciles qu'il suggère, au point que l'on se dit : Il a bien raison, que n'y ai-je pas pensé déjà ! C'est à ce trait que l'on distingue l'homme véritablement de génie de l'homme d'étude : Celui-ci atteint son but à force d'observations raisonnées, au moyen de déductions multiples ; celui-là de son regard d'aigle embrasse l'espace et s'élance sans détour à la poursuite de son objet.

J'entendais un médecin, à qui je causais de la méthode Kneipp, me dire : " Mais ce remède, que vous prônez si fort, par exemple, il est si simple que n'importe qui peut l'appliquer tout aussi bien que le curé Kneipp. "—" Mais alors, comment se fait-il que vous, qui convenez de ses excellents effets,

ne l'ayez pas auparavant mis en application dans le cours de votre pratique ?–" Et lui de me répondre ingénument : " Je n'y ai jamais songé avant aujourd'hui, je l'ignorais. "

Il est assurément facile aujourd'hui, à quiconque, quelque peu adroit, de construire une brouette. Tout le monde connait son principe, son utilité ; n'empêche pas que Pascal s'est rendu immortel par cette découverte.

Ce qu'il y a en effet d'admirable chez Kneipp, c'est que ses remèdes sont d'une simplicité que n'avait pas soupçonné jusqu'ici l'homme de science, et d'une efficacité constante et incontestable. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en certains quartiers on ait pris ombrage du succès énorme de la méthode Kneipp et que l'on ait cherché à l'entraver dans sa marche triomphale, en la qualifiant de

charlatanisme, et que sais-je encore.

Les remèdes les plus simples de de même que les moyens les plus naturels sont souvent les meilleurs. " Ma Cure d'eau " est remplie de prescriptions aisées, qui sont à la portée de toutes les bourses, sous la main de tous et qui peuvent être utilement employées dans une foule de cas.

L'ouvrage du curé Kneipp n'est pas un livre de controverse scientifique. Il se garde même de faire parade d'une vaine ostentation de savoir. L'auteur se contente, au contraire, de faire part des résultats qu'il a obtenus par l'application prudente et rationnelle de l'eau, et laisse au lecteur à tirer lui-même les conclusions qu'il voudra, après avoir parcouru son livre sans préjugé, sans parti pris. Il a d'ailleurs une manière si originale d'exprimer sa pensée que son

ouvrage en est rendu attrayant. Je m'explique dès lors facilement la vogue extraordinaire, inouie, dont cet ouvrage jouit à juste titre.

Le lecteur sera sans doute curieux de savoir combien il a été publié jusqu'à présent d'éditions de ce volume, dont chaque tirage est de six mille exemplaires. Suivons plutôt la marche progressive de cette œuvre vers le Panthéon de la célébrité et de la gloire :

Un an à peine après la publication primitive sortaient une deuxième et une troisième édition de " Ma Cure d'eau. " En 1888 les quatrième et cinquième. En 1889, six nouvelles éditions étaient publiées. 1890 voyait successivement paraître la douzième et jusqu'à la vingt-cinquième édition. En 1891, étaient publiées les vingt-sixième à trentième éditions inclusivement. Le tirage en 1892–1893 atteignit le chiffre énorme de

la quarante-neuvième édition. Enfin, 1894 livrait au monde étonné la cinquantième édition du modeste livre de l'illustre curé et célébrait le cinquantenaire de cette production.

On arrive ainsi au chiffre fabuleux de 300,000 exemplaires sans compter les traductions nombreuses qui ont été faites en toutes les langues. L'ouvrage de l'humble fils de tisserand est aujourd'hui lu dans toutes les parties du monde ; il est traduit en plusieurs langues, notamment en français, en anglais, en russe, en italien, en espagnol. Il a une place d'honneur dans la bibliothèque du riche comme dans la masure de l'indigent, car à tous il apporte indistinctement le soulagement, la santé et partant le bonheur.

C'est un cas unique, ou à peu près, dans l'histoire que cette popularité sans cesse croissante et

universelle, et je ne sache pas que jamais auteur d'un ouvrage de ce genre ait encore vu de son vivant, la cinquantième édition d'une de ses œuvres. Dans ce seul fait, je trouve la preuve irrécusable du génie transcendant de Kneipp. Personne autre n'eût pu accomplir pareille œuvre et rallier à sa cause une sympathie aussi constante et aussi générale.

Outre " Ma cure d'eau " Kneipp a fait paraître plusieurs ouvrages où il expose sa doctrine d'une manière plus complète et plus détaillée : " Vivez ainsi ", " Comment il faut vivre " parurent successivement.

Le but que se propose pardessus tout Kneipp, c'est de ramener l'homme à une vie simple, de régénérer la constitution étiolée par le surmenage intellectuel et moral, par un retour à la vie fruga-

le, par un mode qui put fortifier à la fois l'organisme et rendre désormais inutiles les drogues délétères que l'on administre trop souvent. Il veut que la génération qui pousse soit forte et virile. Comme on le voit, c'est un œuvre philantropique qu'il poursuit. Pour arriver à son objet, il suit une marche raisonnée, sûre : Il prend l'enfant à sa naissance, entoure son enfance de soins maternels, surveille son développement et lui donne des conseils salutaires pour l'époque où il aura acquis toute sa vigueur, et qu'il sera dans l'épanouissement de ses facultés.

Son ouvrage "Soins à donner aux enfants" est fait dans cet esprit. C'est un monument de sollicitude maternelle et éclairée, dans lequel le curé Kneipp a mis tout son cœur et sa science, et où il fait une guerre implacable à la pernicieuse habitude de gâter les en-

fants de toutes espèces de manières, de les douilleter, de les accoutumer à une vie efféminée et de mollesse, démontrant en même temps les conséquences désastreuses d'un amour mal entendu et d'une tendresse mal dirigée.

Dans un livre qu'il a publié, l'an dernier, et qui est d'après son titre même, (" Mon testament ") le dernier effort de sa vie, Kneipp lègue à l'humanité de précieux enseignements. Aux malades comme aux bien portants, aux inconnus comme aux plus fidèles adeptes, il adresse de suprêmes recommandations. Comme un bon père de famille qui partage également ses biens entre tous ses enfants, il leur donne indistinctement les derniers conseils que lui suggèrent son affection et son expérience. Ce patrimoine, acquis au prix de tant de veilles et de labeurs, il invite tout le monde à se le par-

tager, il le met bénévolement à la portée de tous, afin que chacun puisse en faire son profit.

On serait peut-être tenté de croire que la santé du curé Kneipp est chancelante et que, lorsqu'il a écrit " Mon testament, " il se sentait affaiblir et incliner fatalement vers le tombeau. Son âge avancé justifie assurément ce raisonnement, mais à voir sa démarche si facile, à entendre sa voix encore puissante et fraîche, on s'étonne d'une pareille vigueur chez un homme de quatre-vingts ans bientôt et on lui accorde encore de longues années de vie.

Tout le secret d'une santé aussi florissante consiste dans une vie simple, régulière et réglée et dans l'application journalière et raisonnée d'un moyen toujours à notre disposition : l'eau.—

Tous ceux qui n'ontpas séjourné à Wœrishofen ne peuvent se faire

une idée de l'excessive activité de ce vieillard presque octogénaire :

Au sortir du lit, dès les quatre heures, Kneipp prend son bain quotidien, en se servant toujours de l'arrosoir primitif, pour lequel il a conservé une prédilection marquée. Puis il dit sa messe, après quoi il prépare le programme de sa journée. A sept heures et demie on le voit invariablement se diriger vers le " Kurhaus " où se donnent les consultations.

C'est tout une affaire que la consultation : Muni d'un carnet où est indiquée la nature de la maladie, on se présente à tour de rôle, suivant le numéro de son livret.

Une moyenne d'environ cent cinquante personnes ont chaque jour audience, tant à la consultation publique qu'à la consultation privée qui ne diffère de la première qu'en ce que vous avez l'a-

vantage d'être seul tandis que dans la consultation publique vous entrez par groupe de cinq ou six. Dans l'un ou l'autre cas, il est bien rare qu'elle dure plus d'une couple de minutes. Le prélat Kneipp, entouré de plusieurs médecins qui assistent, les uns dans un simple but de curiosité, les autres pour des observations scientifiques, se contente de jeter sur le patient, lorsqu'il entre, un regard inquisiteur. Il écoute, sans dire mot, votre petit boniment, que vous faites réciter par un interprète si vous ne savez pas parler l'allemand,—car Kneipp ne parle aucune autre langue—avec une apparente insouciance, savourant les fumées d'un cigare de bonne marque. Lorsque vous avez terminé l'énumération de vos maux,—énumération qu'il ne se gêne pas d'interrompre parfois et d'abréger souvent—il fait un léger

signe de tête qu'il accompagne d'un " So " " So " caractéristique et qui indique qu'il y a lieu d'espérer une guérison ; puis il dicte à l'un des secrétaires à ses cotés un traitement qui, de prime-abord semble aussi rude à mettre en pratique qu'à retenir. C'est une pluie de " guss " : *schenkelguss, berguss, ruckenguss, vollguss, blitzguss* entremêlés de *halbad*, et de *wassergehen* et qui ne semblent pas appelés à flatter plus l'épiderme que l'oreille.

Cela dure une couple de minutes et le cortège de maladies reprend sa marche lente et régulière un moment interrompue.

C'est à la consultation que Kneipp brille dans tout son éclat, et se révèle dans toute sa puissance.

Au milieu de ce tohu-bohu de maladies de toutes sortes,il se sent à l'aise et comme dans son élé-

ment propre. Il va de l'une à l'autre, indiquant à chacune le traitement spécial à suivre, discernant d'un rapide coup d'œil la gravité, la nature et l'étiologie de de chaque cas, et cela sans préparation, sans étude préalable, sans autre examen du malade. La plupart du temps, le patient est un inconnu arrivé de la veille, un étranger souvent qui ne sait pas un mot d'allemand, et qui n'a pu le mettre au courant de ses maux.

Il n'est pas rare que le curé, avant même que le patient ait ouvert la bouche, lui apprenne lui-même son état. Quelques fois même, il contredira les données du docteur qui a eu le malade sous ses soins, et indique tels symptômes qui lui ont échappé.

Dans plusieurs cas, il lui a suffi de la simple observation de la personne, d'un simple coup d'œil,

pour diagnostiquer sa maladie aussi sûrement que le plus habile médecin. A l'appui de cette assertion, je puis offrir le témoignage de plusieurs personnes qui l'ont éprouvé pendant leur séjour à Wœrishofen, en 1894 :

Ainsi deux dames françaises, les deux sœurs, se présentent à l'abbé Kneipp. Avant même qu'elles aient pu lui faire part de leur état de santé, il dit à l'une qu'elle souffrait de telle chose, tandis que l'autre devait être affectée d'une maladie tout-à-fait opposée. Il avait deviné juste.

Une autre dame charge l'interprète de lui faire le récit de ses maux. Celui-ci omet un détail qu'il avoue, quelques jours plus tard, avoir oublié. Elle insiste pour faire part à Kneipp de cette complication qu'elle estimait importante à mentionner. Le curé informé lui répond : " Je me suis éton-

né que cette personne m'ait tu ce détail, lors de la première consultation ; je m'en suis aperçu toutefois et je lui ai prescrit tel remède qui a dû produire tel résultat." Et la malade d'avouer, qu'en effet, elle avait ressenti l'effet prévu.

Le cas suivant a fait grand bruit à Wœrishofen, il y a deux ans : Une américaine au teint animé plein de fraîcheur et qui semblait jouir d'une excellente santé, au point que l'on se demandait instinctivement en la voya ce qu'elle pouvait bien venir fa à l'hôpital, se présente le lendemain de son arrivée, à la consultation avec l'interprète. A peine a-t-elle franchi le seuil et Kneipp l'a-t-il aperçue que s'adressant à celui qui l'accompagnait, lui dit : " Mais c'est là un des cas les plus difficiles de ma cure que vous m'amenez ! "

En effet, la jeune personne, en

apparence si exubérante de santé, souffrait de plusieurs maladies dont la plus acharnée était une paralysie invétérée des intestins. Après sept semaines de traitement sous la direction spéciale de Kneipp, elle était à peu près guérie et reprenait, pleine d'espoir, le chemin du pays, alors que les spécialistes éminents de New-York et de Paris avaient été impuissants à lui procurer aucun soulagement. Il lui avait suffi, à Kneipp, d'un simple coup d'œil pour découvrir et le mal et le remède propre à appliquer.

Le docteur Baumgarten a affirmé publiquement, au cours d'une de ses conférences, que Kneipp, a fait une fidèle diagnostique des maladies de trois jeunes gens, qu'il n'avait jamais rencontrés, simplement à la vue de leur photographie et qu'elle a concordée, en tous points, avec celle des spé-

cialistes qui avaient examiné les sujets eux-mêmes.

Certains esprits forts ne veulent pas croire à un semblable résultat et, disent-ils, si jamais le curé de Wœrishofen a déviné les secrets d'une maladie quelconque, et opéré de pareilles guérisons, il y a là un phénomène surnaturel, et qui est dû à sa sainteté, à ses vertus, plutôt qu'à la puissance naturelle de sa science.

Est-il jamais venu à l'idée de quelqu'un de contester qu'un médecin peut être plus habile qu'un autre, que celui-ci excelle dans l'art de la chirurgie, alors que celui-là a un talent particulier pour traiter telle maladie spéciale ? N'y a-t-il pas, en effet, parmi nos médecins, certain d'entre eux qui se distingue parmi tous par la facilité et la sûreté avec lesquelles il diagnotique la maladie d'un enfant, par exemple, qui pourtant

ne peut exprimer ce qu'il souffre ? Il semble qu'il pénètre ce petit être pour lui arracher le secret de ses douleurs, il les devine presque. A-t-on jamais songé à révoquer en doute sa science, son habileté ?

Or, ne peut-on pas dans une autre sphère, admettre le même principe ? Est-il indigne de supposer qu'un homme ait reçu du Créateur plus de science innée qu'un autre homme ? Répugne-t-il qu'un prêtre ait reçu à un dégré suréminent ce *mens divina* que l'on concède volontiers aux maîtres de la science ? Non. L'homme de génie n'est pas nécessairement celui qui est assujetti aux lois ordinaires et reconnues de la science. D'un coup d'aile, il y atteint, il la domine souvent même, à l'étonnement des maîtres du savoir. C'est le cas du curé Kneipp.

A dix heures et demie, la consultation est suspendue. Pour se

distraire un peu et se reposer d'une tension d'esprit aussi absorbante, le curé Kneipp se rend à la salle de bains du "kurhaus" où il prend plaisir à doucher quelques personnes.

Qu'est-ce donc que le "kurhaus?" Un grand édifice destiné à recevoir les prêtres et les ecclésiastiques pauvres. Il peut en loger commodément une couple de cents. Fondé par la générosité des abbés qui viennent "faire une cure" à Wœrishofen, il est sous la direction des Frères de St.-Jean de Dieu. A part les salles de consultations, dont nous avons déjà fait mention, il y a une jolie chapelle, qui tous les jours s'enrichit de dons nouveaux, il a un bureau d'administration, et de statistique où l'on enrégistre les noms de tous ceux qui viennent suivre le traitement, avec le lieu de leur résidence,

leur profession ; une pharmacie Kneipp très-complète, et enfin, une salle de douches attachée à l'établissement, et fréquentée plutôt par les ecclésiastiques, bien que les laïques y soient admis.

Un jour que je m'y rendais pour prendre mon bain habituel, j'eus la bonne fortune, grâce à l'intervention d'un bon religieux, avec qui j'étais en excellents termes, de recevoir un "blitzguss" de la main même de Mgr Kneipp:

L'archiduc d'Autriche venait de prendre sa douche, et le prélat allait s'éloigner, quand cet ami lui fit part de mon désir. Il y acquiesça de bonne grâce. Je puis ajouter qu'il s'acquitta consciencieusement de sa tâche. J'en eus pour mon compte de la vigoureuse douche fulgurante qu'il m'administra ; je fus satisfait, et je me rappellerai longtemps cet autographe d'un nouveau genre. Cela

me valait, estimai-je, autant qu'une oscultation minutieuse de sa part. Quelques jours après, j'en bénéficiai en effet, lorsque je me présentai à la consultation.

Après un quart d'heure de récréation, le curé retourne au presbytère et prend son dîner sur les onze heures. A deux heures, il revient continuer la consultation jusqu'à cinq heures.

Alors un mouvement général se fait dans Wœrishofen. Tout le monde, — principalement ceux qui comprennent la langue allemande,—se rend à une extrémité du village, au "Wandelbahn" où le prélat fait chaque jour une conférence toujours goûtée, et d'une originalité toujours piquante C'est le rendez-vous favori des baigneurs.

Une toiture improvisée protége l'auditoire contre les ardeurs du soleil. Au milieu de cet endroit

rustique s'élève une tribune, que des mains délicates ont recouverte de bouquets odoriférants, de guirlandes et de feuillages verdoyants pour l'arrivée du prélat.

Une heure durant, cette foule nombreuse, debout pour la plupart, écoute avec avidité et attention la parole simple, sans apparat de l'orateur. Les conférences de Kneipp qui va, sans effort, sans fatigue, d'un sujet à l'autre, butinant de ci de là comme l'abeille, sont toujours variées et instructives.

Tout auprès, est située la maisonnette,désormais historique, que le curé Kneipp utilisa pendant de longues années, comme salle de bains pour le traitement de ses malades. Elle a conservé le cachet de son installation primitive, avec cette différence toutefois, que l'établissement sous la direction de "Custerman," le premier doucheur

Après le repas du soir, Mgr. Kneipp ne reçoit aucun malade. Une couple d'heures sont entièrement consacrées à ses devoirs curiaux, puis il va régulièrement faire son tour au " Kinder Asyl " (l'hopital des enfants). C'est sa promenade de la soirée, sa récréation favorite. Il cause et s'entretient familièrement avec les habitués de la maison de toute espèce de sujets à l'exception toutefois de médecine.

Le " Kinder Asyl " est l'œuvre personnelle du curé Kneipp. C'est un édifice aux la[illegible] proportions bâti avec les dons nombreux faits par les " Kurgastes " au prélat à titre de reconnaissance. Car, disons-le à la louange de Kneipp, il ne réclame aucune rémunération pour ses soins. Ce n'est pas une œuvre de spéculation qu'il poursuit c'est une œuvre toute de philantropie. Il accepte toutefois

modestement l'obole que les malades veulent bien lui offrir au départ. Et tous ceux qui viennent *faire la cure* à Wœrishofen sont heureux de lui donner un témoignage sensible de leur admiration et de leur gratitude. Ces argents qu'il reçoit d'une main, loin de les faire servir à son avantage personnel, il les prodigue de l'autre au soulagement de la misère. Toutes ses épargnes du reste il les a consacrées à la construction d'un hôpital destiné par son fondateur à recevoir et abriter les enfants frappés de quelque infirmité et trop pauvres pour se procurer ailleurs les soins multiples et délicats que réclame leur état.

L'asile est sous la direction des religieuses qui s'ingénient avec une sollicitude et un dévouement maternels à apporter quelques adoucissements à la misère et au délaissement des enfants qri leur

sont confiés. Près de deux cents enfants, tant petites filles que petits garçons, y reçoivent gratuitement, l'hospitalité et y sont traités d'après la méthode Kneipp.

Qu'il est triste le spectacle de tant d'infirmités diverses ainsi réunies ! Le cœur se sent ému de pitié en contemplant ces petits êtres aux membres déformés, aux traits précocement décharnés par la souffrance, soumis à un traitement que plus d'une personne robuste subit difficilement.

Le succès est heureusement venu couronner cette entreprise. L'expérience en effet a démontré que l'eau a déjà produit sur un grand nombre de ces pauvres petits déshérités les plus salutaires effets et que l'eau a, en certains cas, opéré une guérison inespérée.

Le curé Kneipp a élevé là un monument stable et magnifique

que ne pourront détruire, ni les calomnies, ni l'envieuse perversité de ses détracteurs, et qui redira aux générations futures son dévouement sans bornes, son désintéressement et sa commisération pour les malheureux, et qui répercutera aux échos du monde entier son nom vénéré, comme celui de l'un des plus grands philanthropes et l'un des plus insignes bienfaiteurs de l'humanité.

Le premier soin de l'étranger qui arrive à Wœrishofen pour faire une cure, et qui n'a pas eu la prévoyance de se retenir des chambres à l'avance,est de se loger. Pendant la saison balnéaire toutes les habitations sont converties en hôtels et suffisent à peine. L'embarras du choix d'un logement est souvent complexe. Le français n'est parlé que dans bien peu de pensions, et la cuisine est essentiellement allemande. Il faut bien

se pénétrer d'ailleurs que nulle part à Wœrishofen, on ne peut trouver le confort de nos hôtels américains.

Si jamais quelqu'un de mes compatriotes allait à Wœrishofen, je lui conseillerais de descendre à la pension Caire. C'est un bavarois parlant le français assez couramment, d'une parfaite urbanité et qui pourra à l'occasion vous être d'une grande utilité.

C'est d'ailleurs le rendez-vous attitré de la gent française. On s'y sent plus à l'aise, et en quelque sorte chez nous. C'est là que se donnent, une fois la semaine, les conférences en français du docteur Baumgarten, le médecin-chef du Kneippisme, homme distingué et d'une exquise affabilité.

La première recommandation qui vous est faite, une fois installé, est de vous mettre à la mode du pays, mode qui remonte presque

à l'époque antédiluvienne, si l'on en juge par son extrême simplicité : légère camisole de toile, chapeau de paille aux larges rebords, sandales rustiques et sans bas.

Tout d'abord, on hésite à quitter ses lourds vêtements de laine pour revêtir semblable costume, mais bientôt le courant nous entraîne, la mode nous gagne et nous voilà affublés de lin de la tête aux pieds, transformés en vrais disciples de Kneipp, car Kneipp préconise hautement l'usage exclusif de la toile. Le coup d'œil de toute cette population hétérogène, à la physionomie diverse, en allant et venant pieds-nus. en sandales. se croisant en tous sens, est vraiment drôlatique. Jusqu'à la femme même de noblesse, de sang royal, qui ne dédaigne pas d'emprisonner son pied mignon dans cet étui de cuir grotesque, sans la protection d'un bas contre les regards indiscrets

ou les rayons d'un soleil brûlant. La gent féminine se soumet mieux que l'homme à ces exigences. Depuis longtemps, esclave de la mode,—cette maitresse souveraine du beau sexe,—elle se plie facilement à ses nouveaux caprices.

Disons ici en passant que Kniepp condamne de toutes ses foudres la mode pernicieuse du corset "cet aspic venéneux" qui étreignant la taille dela jeune fille dans des serres d'acier,comprime le corps,empêche la libre et régulière circulation du sang, et occasionne ces troubles et ces maladies si fréquentes de nos jours, et qui conduisent prématurément au tombeau. Si Kneipp réussissait à faire disparaître l'abus si général du corset, il aurait droit, à ce seul titre, à la reconnaissance universelle :

On s'adresse ensuite à l'administration qui remet un livret avec lequel on va consulter le médecin—

le Dr. Baumgarten—qui après un examen attentif ou une auscultation minutieuse, y inscrit la nature de la maladie.

Lors de la consultation un des aides indique dans votre carnet, sous la dictée de Kneipp, le traitement que le malade devra suivre pendant un temps déterminé, après lequel il faut revenir faire part au curé du résultat. Et l'on recommence un nouveau traitement, modifié selon les circonstances.

Muni de cette ordonnance on se présente à un établissement de bains de son choix, car ces maisons de bains sont d'initiative privée. Il faut cependant que les doucheurs soient diplômés et aient reçu de l'association Kneipp un brevet de capacité. Les principaux établissements de ce genre et les plus achalandés en même temps que les mieux administrés sont ceux de Geromiller, de Kreuzer et de Bischoff.

Dans chacun d'eux il y a des appartements spécialement réservés pour les dames, où des doucheuses expérimentées font le service.

Chaque " Kurgaste, " prend d'ordinaire deux bains par jour : l'un le matin, l'autre deux ou trois heures après le repas du midi. Chaque bain est précédé et suivi de ce que l'on appelle la réaction, qui consiste en un exercice corporel quelconque afin de provoquer l'échauffement. Il importe peu, d'après la méthode Kneipp, que l'on prenne le bain alors que le corps est dans un état de transpiration alondante, pourvu que l'on s'habille ensuite promptement et que l'on prenne un exercice suffisant.

Ces bains consistent généralement en des douches, au moyen de jets d'eau que l'on dirige sur le baigneur d'après les règles du système Kneipp, tantôt sur une

partie du corps, tantôt sur une autre, pour activer la circulation du sang et rétablir l'harmonie et l'équilibre dans l'économie vitale.

Un exercice très-recommandé et fort à la vogue est la promenade pieds-nus dans la rosée. Le matin avant déjeuner les prés sont envahis de promeneurs et de promeneuses qui se livrent gaiement à cette gymnastique d'un nouveau genre.

Un mot du régime alimentaire : La cuisine Kneipp est tout-à-fait particulière, et il faut un noviciat pour s'y habituer.—

Pour le déjeuner, on nous sert une simple tasse de café Kneipp —un café de malt préparé au lait— avec une brioche de pain Kneipp qui est fait de blé et de seigle moulus mais non blutés et sans levain aucun.

Le principal repas, contrairement aux usages reçus généralement en

Europe est celui du midi ; c'est le seul où l'on mange de la viande. Le canadien, habitué qu'il est de faire trois solides repas, se fait difficilement à ce régime.

Le potage consiste dans une soupe d' avoine ou de pain Kneipp sèché et pilé.—C'est le fameux "Kraftsup." Il faut être Kneippiste jusqu'à la voûte du palais pour faire ses délices de ce plat—Les viandes sont apprêtées d'une façon toute spéciale, à l'allemande.

C' est dire que les légumes et la choucroute nationale y figurent largement.—Le dessert se compose généralement de conserves de fruits divers, de myrtilles, de cerises, d'abricots, etc.—

Le curé Kneipp prescrit l'abstention de tout breuvage pendant les repas. On peut cependant, si on en formule le désir, se faire servir de bière ou d' hydromel, vin de miel fabriqué par les Domi-

nicaines de Wœrishofen, et qui se remarque par son goût exquis et sa qualité supérieure.

A l'heure de la collation, on se rend par groupes dans l' un des nombreux chalets de Wœrishofen, et l'on s'y régale gaiement d'un plat de fromage-doux, et qui n'est rien autre chose que le lait caillé si connu dans nos campagnes. —

***

Quels sont donc les agréments de Wœrisofen et comment y passe-t-on le temps de villégiature?

Disons d'abord, que Wœrisofen n'est pas une station balnéaire où l'on sort du bain pour se livrer à tous les amusements mondains. Non. Tous ceux qui s'y rendent, ne viennent pas pour y mener une vie uniquement de plaisirs, mais bien et surtout pour s'y soigner. Or, pour que l'eau puisse produire les effets salutaires qu'on en attend,il faut que le corps soit prépa-

ré, par un mode de vie régulière, simple et frugale, à son action vivifiante. Le traitement journalier absorbe une bonne partie du temps. Les loisirs sont partagés entre la promenade, la lecture, la correspondance et les offices religieux. Car presque toute la population catholique qui séjourne à Wœrisofen durant l'été—et c'est la grande majorité—assiste aux messes quotidiennes qui se disent jusque vers les dix heures du matin, vu le grand nombre de prêtres. Les villageoises du pays viennent aussi en foule, la plupart vêtues simplement, souvent pieds nus, un châle ou un petit bandeau sur la tête.

Aux environs du village, il existe de jolis bocages où le touriste, fatigué des ardeurs d'un soleil brûlant, peut, à l'aise, se reposer sous les sapins ombreux. A un mille, à l'ouest, il y a un petit lac artificiel. Moyen-

nant quelques *pfennigs*, des embarcations sont mises à la disposition de ceux qui aiment à se promener en chaloupe. Il y avait, pendant mon séjour, un jeune ecclésiastique qui passait ses journées entières à canoter. Tout le monde le désignait sous le nom de *l'abbé au canot.*

Plusieurs petits bourgs, situés à quelques milles de marche de Wœrisofen, offrent des lieux de promenade intéressante. Mentionnons entre autres "Schöneshah" remarquable par un orme gigantesque qui remonte à plus de deux cent cinquante ans, formant une magnifique arche étendant ses rameaux de chaque côté du chemin, embrassant dans sa puissante étreinte, la petite chapelle du lieu, et la maison d'un bavarois lui-même centenaire et qui ne manque pas l'occasion de raconter aux voyageurs, qui s'arrêtent sous son

toit hospitalier, l'histoire de cet arbre, le plus ancien de toute la Souabe.

Stockheilm, village plus populeux, attire aussi l'étranger. A l'intérieur de l'église, les yeux s'arrêtent sur une alcôve bardée de grilles, à l'intérieur de laquelle il y a un grand nombre de crânes et d'os desséchés, confondus, pêle-mêle. Cette vue produit sur l'esprit, la plus pénible impression. Un marbre commémoratif en contient l'histoire : ce sont là des ossements des soldats bavarois–officiers pour la plupart–qui ont péri dans un combat, pendant la guerre franco-prussienne.

Un spectacle semblable s'offre d'ailleurs à plus d'un endroit en Bavière. On dit même—et c'est une opinion généralement accréditée—que Bismarck, pour parvenir plus facilement à son but d'enlever à la Bavière son an-

tonomie, et afin d'écarter les obstacles qu'elle opposait à son entrée dans la confédération germanique, lança à dessein dans la guerre de 1870, contre les troupes françaises, les bataillons bavarois renommés par leur vaillance. Le résultat qu'il recherchait fut atteint. La plupart trouvèrent la mort sur les champs de bataille, et parmi ceux qui survivèrent, il ne s'en trouva point qui eurent assez d'autorité et de courage pour résister aux ambitieuses visées de l'*l'homme de fer.* Et la Bavière est aujourd'hui une nation dépendante, privée de son autonomie, sans pouvoir propre, noyée au sein de l'Empire Allemand.

Mindelheim, Kaufbeuren situées à une couple d'heures de Wœrishofen, sont encore des endroits intéressants à visiter.

Kaufbeuren, jolie petite ville qui peut compter une population

d'environ six mille âmes. Elle possède une église, dite de St. Blaise et qui remonte au cinquième siècle. Une muraille élevée et forte, percée de meurtrières, bâtie sur la crête d'une colline qui domine et entoure la ville, la protège contre l'invasion. A l'une des extrémités de ce rempart se dresse une tour quadrangulaire servant de point d'observation en temps de guerre. Du haut de cette tour, l'œil embrasse un horizon immense qui n'est borné que par les cîmes élancées des Alpes Tyroliennes.

Nous avons eu la bonne fortune d'escalader ces murs, et je me rappelle encore la béate stupéfaction du vieillard, gardien de la tour et de sa femme, en apprenant que nous étions des étrangers, venus de l'*Amérique*. Car, pour nous faire comprendre de ces braves gens, dont les notions de géogra-

phie ne s'étendent guère plus loin que celles de la langue française, et pour qui le nom de canadiens était du grec, nous avons dû leur expliquer que l'Amérique était notre patrie. "Americanis," "Americanis," se répétaient-ils, l'un à l'autre, dans un transport de surprise exubérante.

Cette tour n'est guère utilisée en en temps de paix. Seulement on y a établi un système d'alarme, et quand un incendie éclate dans Kaufbeuren, le tocsin sonne et avertit les citoyens du danger.

Tous les ans dans le mois d'août, il y a à Kaufbeuren une grande fête que l'on appelle la "fête des enfants" et dont voici la légende :

C'était au temps du moyen-âge. Un jour la petite ville bavaroise était sur le point d'être prise d'assaut par l'ennemi qui occupait déjà la plaine, et ses habitants menacés d'une mort certaine par

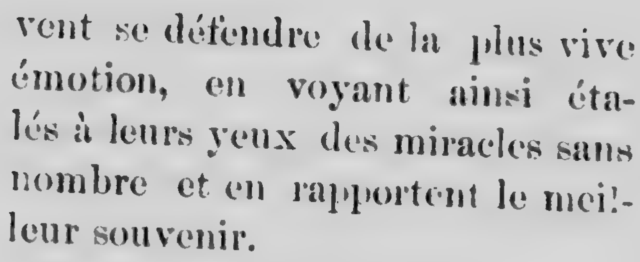
la fureur des soldats assoiffés de sang et de carnage. Désespéré, on résolut de fléchir le courroux du chef de l'armée. On réunit tous les enfants de la ville, on les revêt de toilettes les plus riches et les plus gaies, on ouvre les portes de la ville et cette armée d'un nouveau genre s'avance seule vers l'armée ennemie, n'ayant pour seules armes que l'innocence et la candeur qui rayonnent sur leurs fronts. Le général sent sa fureur tomber à la vue de ces jeunes enfants; son cœur s'émeut à la prière naïve qui s'échappe de leurs lèvres ; une larme furtive coule de de sa rude paupière. Il épargne la ville et conserve la vie sauve à tous les habitants de Kaufbeuren. La foi confiante de l'enfance avait triomphé et vaincu sa barbarie.

C'est pour commémorer cette heureuse délivrance et la munificence de ce général que tous les

ans,à pareille époque, Kauf beuren se met en liesse. De grandes réjouissances ont lieu à l'occasion de ce joyeux anniversaire. Pour conserver mieux et plus vivace au cœur du peuple le souvenir historique de cet événement, on fait encore revêtir aux enfants les costumes du moyen-âge, et on se rend en procession sous le bois où eut lieu cette singulière entrevue avec le général ennemi.

Toute la journée on s'y livre aux danses et aux réjouissances de toutes sortes.

C'est à Kauf beuren que se trouve le couvent de "Mayroff" rendu à jamais célèbre par la réputation de sainteté d'une de ses fondatrices, qui a mérité d'être proclamée Vénérable par l'église, Marie-Crescence Höss. Mayrhoff est un lieu de pélérinage en vénération dans toute la Bavière. Ceux qui visitent ce monastère ne peu-



vent se défendre de la plus vive émotion, en voyant ainsi étalés à leurs yeux des miracles sans nombre et en rapportent le meilleur souvenir.

Deux ou trois fois la semaine il y a musique à Wœrishofen, car le Bavarois, comme l'Allemand du reste, est passionnément épris de cet art. Ce sont tantôt des concerts d'amateurs au palais de cristal " Hagermiller, " ou des morceaux militaires exécutés sous les bocages de " l'Hôtel de Munich", par des fanfares des villes avoisinantes. Parfois aussi d'intéressantes causeries à l'" Hôtel Luitpold."

Tous les jours d'ailleurs, le courrier nous apporte les nouvelles des pays de l'Europe.

Je me trouvais en Bavière lorsque parvint, à peu près à la même heure qu'en Canada, la terrible nouvelle de l'assassinat du président de la République Française.

C'était, on se rappelle, le 24 juin 1894. Carnot s'était rendu à Lyon pour présider à l'ouverture de l'exposition ; il se rendait au théâtre royal, dans un landau, lorsqu'un Italien, du nom de Caserio, fendit la foule et sous prétexte de présenter une pétition, s'approche de la voiture du président et lui plonge un poignard dans le cœur.

Cette fin tragique se répandit comme une trainée de poudre dans Wœrishofen. Un sentiment unanime de sympathie pour le premier magistrat de la France, en même temps que d'indignation contre le misérable, se manifesta sur toutes les figures. Les diverses phases de ce drame sanglant furent suivies avec un intérêt indicible. Les dépots de journaux étaient sans cesse assiégés dès avant l'heure de la malle de lecteurs anxieux, et ne pouvaient

suffire aux demandes qui leur étaient faites.

Depuis l'an dernier, il y a une salle de lecture le "*Ski-Club*" où l'on peut se procurer tous les grands journaux de l'Europe.

Wœrishofen possède d'ailleurs un propre organe : "*Der Wœrishofen Zeitung*" publié en allemamd; mais jusqu'à présent, il n'y avait point de papier nouvelles publié en langue française. *Vera Waibel*, une femme aussi distinguée de manières que journaliste érudite, vient de combler cette lacune en fondant "*le Kneippiste*," revue hebdomadaire ayant un bureau de collaboration à Paris, qui tient ses lecteurs au courant de ce qui se passe à Wœrishofen, du progrès de l'œuvre de Kneipp et les guérisons merveilleuses opérées par sa méthode.

Parmi les progrès considérables qui ont été accomplis récemment,

il nous signale l'inauguration brillante d'un établissement destiné à recevoir ceux qui sont atteints de l'affreuse maladie du lupus, la construction d'une ligne de chemin de fer qui reliera désormais Turkeim à Wœrishofen et épargnera au voyageur les fatigues et les lenteurs d'une couple d'heures en voiture.

Ce journal annonçait tout dernièrement qu'il était fortenent question d'établir une chaire d'enseignement de la méthode Kneipp à Fribourg, en Suisse. Ce seul fait démontre que ce système si conspué, si ridiculisé même en certains quartiers, n'est pas tant à dédaigner en fin de compte, que ce n'est point là une pièce montée par un vulgaire charlatan, comme d'aucuns se plaisent à qualifier Kneipp, puisque les maîtres de la science non seulement ne le croient pas indigne de leurs études mais recommandent encore que

la méthode Kneipp soit enseignée dans l'une des plus célèbres universités du monde entier.

Si pareille chose s'accomplissait —et c'est vivement à souhaiter,— ce serait là vraiment la plus glorieuse réhabilitation de Kneipp, et le couronnement le plus magnifique de son œuvre à la fois humanitaire et éminemment philantropique.



Somme toute, le temps passe assez agréablement à Wœrishofen, pour ceux qui ne sont pas atteints de la nostalgie du sol natal. Car, pour ceux-là comme pour les personnes qui y viennent, à titre de curiosité, suivre le traitement en pur amateur, Wœrishofen est assurément un vilain endroit où l'on s'ennuie et dont on désire s'échapper au plus tôt.

Quant à celui fatalement atteint d'une maladie de langueur, ou autre, qui a résisté aux ressources de l'art le plus habile, il vient à Wœrishofen dans l'espoir suprême d'y trouver une dernière planche de salut, et souvent il la trouve et l'embrasse avec reconnaissance et amour. Celui-là, espérant contre toute espérance, ne trouve pas le temps trop long. Se sentant chaque jour revenir à la vie, il se livre, sans compter au joug qu'on lui impose, se plongeant de gaieté

de cœur dans ces salutaires eaux de jouvence. Loin de soupirer après l'instant du retour, il ne consent à quitter l'humble village que lorsqu'il a reçu l'assurance d'une guérison complète.

Ceux-là mêmes, les moins favorisés qui n'ont pas recouvré la santé qu'ils étaient venus y chercher trop tard, s'en retournent résignés, consolés et souvent soulagés et prolongés.

La méthode Kneipp est maintenant connue. appliquée dans le monde entier. Il y a partout des établissements Kneipp : en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis, etc., établissements qui sont sous la direction de médecins éminents qui ont fait des études spéciales du système.

Point n'est besoin pour le canadien, désormais d'entreprendre un long et coûteux voyage en

Bavière. Sans compter que chacun peut facilement, à peu de frais, installer chez soi un bain et prendre les douches, qui ont,—même sur l'homme en santé, de salutaires effets, en faisant une sage application des préceptes contenus dans "Ma Cure d'Eau"—nous avons ici en Canada des installations de ce genre :

A Québec, il existe un établissement d'hydrothérapie, qui offre plusieurs points de rapprochement avec la méthode suivie en Bavière.

Montréal possède un institut Kneipp proprement dit, absolument aménagé comme ceux de Wœrishofen, pourvu en plus de toutes les améliorations, sous le contrôle immédiat et la direction éclairée du docteur L'Ecuyer, qui est allé étudier à sa source même, le système dans ses multiples détails, sous la direction du célèbre

maître ,et de M. Arcand, doucheur expérimenté qui, par de constantes études s'est perfectionné dans son art, au cours de plusieurs voyages qu'il a déjà faits en Bavière, dans le but de faire mieux profiter ceux sous ses soins, des lumières et de l'expérience de Kneipp, qui l'a gratifié d'un certificat de capacité des plus flatteurs et des mieux mérités.

Il y a un hôpital attaché à l'établissement pour la commodité des personnes qui veulent suivre le traitement assidûment, et jusque dans les plus petits détails de la nourriture, ou pour qui le déplacement serait une cause de fatigue. On goûte dans cet hôpital, tenu sur un excellent ton, tout le confort et le repos désirables.

Les dames, elles-mêmes, y sont admises et reçues, et l'on s'est assuré les services d'une doucheuse diplômée.

Nous avons donc à notre porte un établissement Kneipp, qui offre au malade toutes les garanties désirables. Inutile d'aller chercher si loin, en Bavière, au prix de bien des sacrifices, ce que nous avons ici sous la main, tout aussi bien qu'à Wœrishofen, et avec plus de satisfaction, en quelque sorte, car l'affluence énorme souvent ne permet pas au curé Kneipp de porter à chacun de ses patients l'attention et le soin qu'y consacre un médecin Kneippiste. Le canadien aura, à l'avenir, l'avantage de suivre, au pays même, à des prix modérés, un traitement Kneipp dans toute sa plénitude. On pourra désormais demander et obtenir, grâce à l'existence de ces instituts, de l'action bienfaitrice de l'eau appliquée d'une manière prudente et raisonnée, la santé, que souvent les remèdes des plus habiles

médecins ont été impuissants à procurer.

Le même but sera atteint, mais par des moyens faciles et au prix de quelques deniers à peine. Il aura suffi pour obtenir ce résultat, d'être allé " faire une cure " dans un établissement Kneipp.

Convaincu, devenu Kneippiste à votre tour, vous prendrez plaisir à venir en aide à vos semblables en leur recommandant l'application rationnelle de l'eau, et à proclamer, comme votre humble chroniqueur, et l'excellence du système et le génie transcendant et incontesté de son auteur.

LA REPRESENTATION DE LA PASSION A WAAL

Le lecteur n'est assurément point sans avoir entendu parler de la Passion de Ober-Amergar. Ce n'est rien moins que la Passion du Divin Sauveur, mise en drame et que l'on offre en spectacle, tous les dix ans, aux ferventes populations de la Bavière.

Or, il s'est formé récemment à Wäal, petit village à une couple d'heures de Wœrishofen, une association composée de jeunes gens et de villageoises de l'endroit qui a entrepris de donner, tous les deux ans, dans la Basse-Bavière, des représentations de ce drame sublime. Elle a fait construire à cet objet un petit théâtre pouvant contenir quelques centaines de personnes.

Ceux qui ont séjourné à Wœrishofen,—où le théâtre est chose inconnue—durant la saison d'été de 1894, ont eu la bonne fortune d'assister à l'une de ces représentations, donnée expressément pour l'avantage des *Kurgastes* en villégiature chez l'abbé Kneipp.

Une foule considérable de baigneurs répondirent à l'invitation des acteurs de Wäal. Au jour fixé, dès cinq heures du matin, les voyageurs sont sur pied. Les voitures ordinaires ne suffisant plus, vu le grand nombre d'excursionnistes, on apprête d'immenses charrettes, traînées par deux chevaux, sur lesquelles des sièges rustiques sont installés, on s'y entasse par groupe et l'on se dirige en pélérinage vers Wäal.

La représentation, contrairement à l'usage généralement reçu, a lieu dans la matinée. C'est pourquoi le départ des lourds omnibus

se fait si à bonne heure.

Le trajet de Wœrishofen à Waal est très agréable et s'effectue gaiement. Après un léger déjeuner, pris hâtivement dans l'une des hôtelleries de l'endroit,—où l'étranger français a grande peine à se faire servir, et est obligé d'avoir recours à une véritable pantomine pour désigner le plat qu'il désire, on se rend au théâtre, dont les portes s'ouvrent à huit heures.

Il faut avoir pris la précaution de retenir son siège plusieurs jours à l'avance, car autrement, on court grand risque de ne pouvoir entrer, si considérable est la foule qui se presse pour assister à la représentation.

Dès que la pièce est commencée, les portes se referment,et l'on se trouve tout-à-coup plongé dans une obscurité presque complète. Seul, le théâtre se détache avec

quelque clarté au fond de ces ombres.

Le grand drame est divisé en onze parties, précédée chacune d'un prologue, par un chœur de jeunes paysannes vêtues de blanc, ceintes d'une écharpe de pourpre qui met en relief l'éclatante blancheur de leur teint. Après la condamnation du Christ à mort, elles apparaissent avec des habits de deuil. Deux d'entre elles font, à tour de rôle, d'un ton uniforme et sans geste aucun, le récit de la scène qui va suivre et que les acteurs viennent exécuter.

Le spectateur voit alors se dérouler devant lui, dans une mise en scène magnifique, avec ses multiples détails, le grandiose spectacle de la Passion du Divin Sauveur, et il assiste, témoin occulaire, à toutes les phases sanglantes du grand drame de notre rédemption qui s'est opéré, il y a dix-neuf siè-

cles bientôt, à Jérusalem, et qui a assuré la régénération des mondes.

Béthanie, le jardin de Gethsémani, la trahison de Judas, le prétoire, le lâche reniement de St. Pierre, l'ignoble flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, la descente de la croix, la sortie triomphante du sépulcre, passent successivement devant nos regards émus et attendris. Epris de compassion, nous nous sentons le désir de partager la croix du Divin Maître, de gravir avec lui le sommet du Golgotha. Muets de douleur, nous contemplons l'Homme-Dieu, les chairs meurtries par les coups, étendu sur une croix, entre le ciel et la terre, ignominieusement confondu dans un même supplice avec deux infâmes voleurs, haletant, abreuvé de fiel et de vinaigre. Avec sa mère éplorée au pied du gibet,

nous attendons, avec une fiévreuse anxiété, le dernier soupir qui s'échappera des lèvres du Crucifié et qui le soustraira enfin à l'aveugle fureur d'une soldatesque impie.

Parmi les nombreux tableaux vivants qui accompagnent cette tragédie, déjà d'une grandeur incomparable, un des plus saisissants est sans contredit celui du Sauveur,au jardin de Gethsémani :

Jésus s'est retiré à l'écart, dans l'escarpement d'une colline, accablé sous le poids d'une tristesse mortelle et absorbé dans une prière suppliante, alors, qu'à quelques pas, ses apôtres et parmi eux le fidèle Jean, sont plongés dans un profond sommeil. Soudain, apparaît suspendu dans l'espace, un ange radieux, qui, messager du Père Céleste, porte aux lèvres de Jésus le calice d'opprobres et de souffrances qui lui sont réservés. Seul, un cri de suprême résigna

tion s'échappe de la bouche du fils de l'Eternel : "Que votre volonté s'accomplisse, O mon Père, et non la mienne !"

Un autre tableau d'une étrange et cruelle beauté est celui du crucifiement :

Sur l'arbre de la croix, soutenu par un linceul habilement dissimulé, un être vivant se mouvant dans les spasmes de la douleur, personnifiant le Christ défiguré, le front courbé sous le pesant diadème d'épines enfoncées dans son chef adorable, ses yeux divins déjà presque éteints par la torture, s'abaissant avec une infinie tendresse, tantôt sur sa mère bien-aimée, tantôt sur la foule qui l'entourait, les bras largement ouverts comme pour étreindre le monde entier dans un suprême et langoureux embrassement, sans autre appui sur ce lit de douleur que les clous qui ravivent sans cesse

les plaies sanglantes de ses pieds et de ses mains, luttant avec énergie contre les angoisses et les dernières affres de la mort, ayant à ses côtés deux vulgaires suppliciés dont l'un détourne la tête en vomissant le blasphème, et l'autre sollicite humblement miséricorde et pardon !

Pour rendre l'illusion plus complète, une outre invisible à l'œil s'ouvre sous la lance du bourreau, et laisse échapper du cœur du Sauveur un large flot de sang.

Ce coup de théâtre est d'un effet poignant ; le cœur est saisi, et ressent une pénible commotion comme s'il était lui-même atteint.

Bien que la pièce soit exécutée en allemand, il est facile, surtout à celui qui connait le latin, d'en suivre la marche par le jeu des personnages.

Tous les rôles sont remplis avec un talent incontestable, mais

ceux du Christ et de la mère de Jésus sont rendus avec une rare perfection. J'ai entendu dire à des personnes qui avaient assisté à la représentation décennale d'Ober-Amergar, que la paysanne de Wäal qui représentait la mère du Christ, l'emportait de beaucoup, par la douceur de l'expression, le naturel et la perfection de son jeu sublime sur la Vierge d'Ober-Amergar.

Le Sauveur était personnifié par un jeune homme de l'endroit, un hôtelier, qui avait quelques traits de ressemblance avec ces images où l'on se plait à peindre le Christ sous la forme d'un beau grand jeune homme blond, la figure recouverte d'une légère barbe clair-semée.

La représentation dure cinq heures, cinq heures de pieuses et saintes émotions, et qui nous ont paru courtes malgré la chaleur excessive qui régnait dans cette

salle sombre et mal aérée.

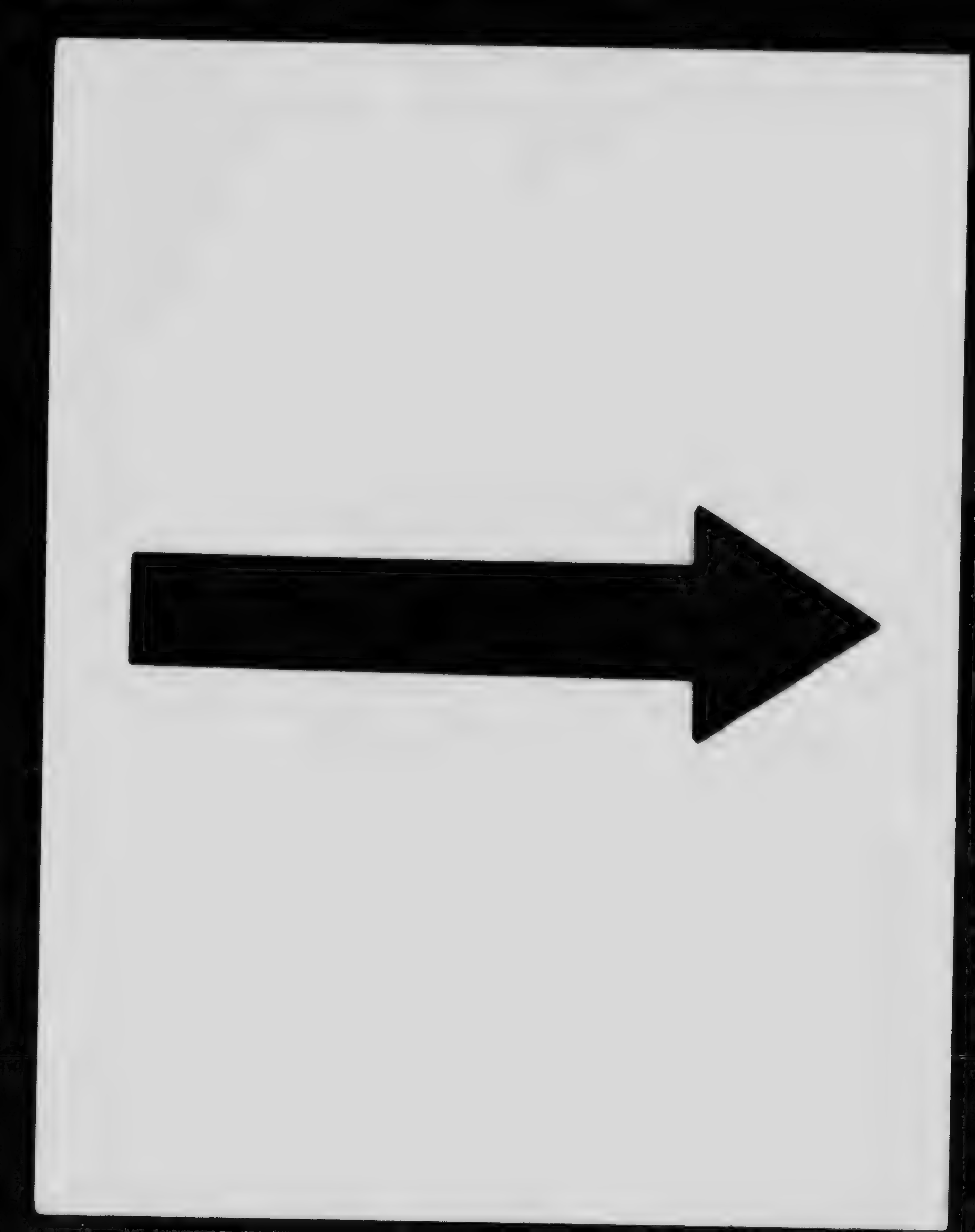
On sort du théatre ému, vivement impressionné. On se sent en quelque sorte meilleur, et il semble que l'on est animé d'un courage plus fort pour marcher généreusement dans le sentier épineux de la vertu, à l'instar de celui qui n'a pas hésité à choisir les abaissements de l'humiliation, et les ignominies de la Croix pour assurer notre rédemption. !

MUNICH

Munich, ou *München* en allemand, est la capitale de la Bavière. Sa population égale, à peu-près, celle de Montréal. C'est la ville lettrée et artistique par excellence de toute l'Allemagne. La langue de Goëthe est naturellement la langue dominante ; cependant le français et l'anglais sont parlés dans tous les hôtels.

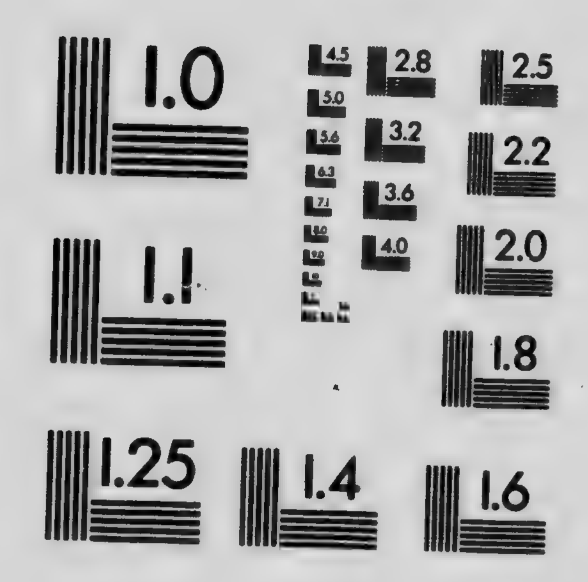
On symbolise généralement Munich sous la forme d'un enfant vêtu d'habits de moine, appuyé sur un tonneau de chêne, et tenant dans la main un *bock* de bière. En voici la légende, pieusement conservée dans le pays :

Il y avait autrefois, alors que tout le territoire était connu sous le nom générique de "Municha" ou



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





"Munichens," dans cette partie de la Bavière, un monastère de religieux Bénédictins renommé entre tous. Or, dans ce couvent, parmi ceux qui se destinaient à la vie monastique, se trouvait un tout jeune homme que les bons moines avaient recueilli par charité.— Bien que d'une intelligence remarquable, il était d'une nature si indisciplinée, que ses maîtres ne purent jamais lui faire accepter le joug de l'obéissance et la règle sévère de la communauté. Impuissants dans leurs efforts, découragés, les moines durent, à la suite d'une nouvelle escapade, le renvoyer du couvent.

Le petit moine défroqué, bien qu'orphelin et sans ressources, ne se laissa point rebuter. Il eut bientôt pris son parti. S'installant dans un petit bourg sur l'Isar, il se mit à faire de la bière de houblon, qu'il offrait en vente aux

passants qui, pris de compassion et de pitié, laissaient ainsi tomber quelques sous dans son escarcelle. Bientôt son commerce prit de l'extension, ses affaires devinrent prospères. L'élan était donné à une industrie nouvelle ; Munich était fondée, et ne tardait pas à acquérir, par la qualité supérieure de ce produit, une célébrité qui ne s'est pas démentie. Aujourd'hui la bière de Munich jouit d'une renommée universelle. Elle doit sa fortune à cet enfant qu'elle aime à représenter sous des habits de moine.

Munich est à plusieurs points de vue une ville très-intéressante à visiter :

Ses rues sont larges, propres et bordées d'arbres magnifiques, qui tempèrent les ardeurs du soleil, et procurent un bienfaisant ombrage. Plusieurs portes massives, surmontées de fresques, rappellent

les époques héroïques de la Bavière. Parmi les plus imposantes, citons le "Karlsthor," l'"Isarthor" et le "Siegesthor."

Les diverses places publiques de Marienplatz, de Max-Joseph, de l'Odéon, sont ornées de statues de Goëthe, de Louis Ier, de Maximilien, de Mozart, (qui a séjourné quelques années à Munich,) de Senefelder, l'inventeur de la typographie, etc.

Le plus beau monument public est incontestablement la statue "Bavaria" un bronze gigantesque, représentant une femme—la Renommée—comprimant les ardeurs du lion de la Bavière, à ses côtés, et s'apprêtant à ceindre d'une couronne le front des vaillants guerriers. En arrière, se dresse le temple de la gloire "Ruhmenshalle" où l'on parvient par une longue suite de dégrés en granit.

Cette statue colossale, mesure quatre-vingt-dix pieds. Un escalier en spirale permet de monter jusque dans la tête, où deux personnes peuvent s'asseoir commodément. On doit éviter d'en tenter l'ascension par le soleil du midi. On subit avec infiniment plus de plaisir les ardeurs qui tombent des regards de flamme d'une jolie femme que les feux mal comprimés qui rayonnent de ce corps de bronze.

Sur une éminence, audelà de l'Isar, que l'on traverse sur un pont mobile, après avoir parcouru une spacieuse avenue, on aperçoit le " Maximilianeum" magnifique structure en brique rouge surmonté de tableaux à fresques et de médaillons d'hommes célèbres. Cette Université fondée par la munificence de Maximilien II, semble un phare lumineux projetant avec éclat. sur la cité toute

entière, les rayons de l'intelligence et de la science.

Munich possède plusieurs égliles : les églises St. Pierre, des Théatins, des Augustins, de St. Louis, etc.

La plus importante est l'église Notre-Dame "Frauenkirche," qui mesure plus de quatre cents pieds de longueur. Deux tours quadrangulaires à leur base, puis octagonales, couronnées par une copule d'où la vue est superbe, dominent elles-mêmes l'édifice, qui d'ailleurs rappelle beaucoup Notre-Dame de Montréal. On remarque, suspendu à la voûte, un étendard poudreux enlevé, dit-on, aux Turcs pendant le moyen âge. Un mausolé d'une grande richesse, tribut d'hommage élevé à l'Empereur Louis de Bavière par l'Electeur Maximilien en 1622, occupe le portail du temple. Chaque angle du catafalque, qui est lui-même en marbre gre-

nat, est orné de figures de guerriers qui gardent le tombeau.

La "Basilika" de St.-Boniface, desservie par les Bénédictins, est malgré son cachet de simplicité d'une imposante grandeur. La façade extérieure est un peu dans le genre de la "Madeleine" à Paris. A l'intérieur quatre rangées de colonnes de marbres font ressortir la beauté des murs, où l'on voit reproduite dans douze tableaux, la vie de St. Boniface. le premier apôtre de de l'Allemagne.

La capitale de la Bavière est le centre d'un archevêché. Ayant eu l'occasion durant mon séjour en cette ville, de rencontrer le Révérend abbé Kronast, je ne fus pas peu étonné de lui entendre me dire : "Vous êtes du Canada? Alors, vous devez connaître Son Eminence le Cardinal Taschereau."—"Parfaitement répondis-je,il est le métropolitain du dio-

c'se de Québec dont je relève."—Et l'abbé ajouta cet éloge aussi mérité que flatteur : "Quel homme distingué ! Quel saint prêtre !" Tant il est vrai que la réputation de notre vénéré archevêque n'est pas limitée aux bornes de ce pays, mais qu'elle s'étend par delà l'Atlantique dans toutes les parties de l'Europe.

Je ne pus me défendre d'un sentiment de plaisir en entendant ces paroles, et je me sentis fier de cette louange venant de si haut lieu, à l'adresse d'un éminent Canadien

Il y a un séminaire pour ceux qui se destinent à la prêtrise. C'est le *Georgianum*, fondé en 1492. On se rappelle que c'est là que l'abbé Kneipp fit ses études théologiques.

Les galeries des beaux-arts sont en grand nombre à Munich.

Les musés militaires et nationaux sont des plus riches qu'il y ait en Europe.

Le "Glyptothek" contient quatorze salles remplies de chefs-d'œuvres de sculpture en marbre, représentant les diverses époques de l'art.

Le "Glaspalast," puissante structure en fer et en cristal, bâti d'après les plans du Palais de cristal de Londres, sert pour les expositions et les concours annuels. Il y a deux galeries de peinture : l'ancienne et la nouvelle. "Der neue Pinacothek" fondée par Louis de Bavière, pour recevoir les seules productions des contemporains, à compter du commencement de ce siècle. C'est une immense construction rectangulaire, style byzantin, de près de cent pieds de hauteur, couronnée

à sa partie supérieure de fresques d'après les dessins de Kaulbach. "Der Alte Pinacothek,"l'ancienne, bâtie sur le modèle des palais romains, avec sa double rangée de fenêtres en cintre, et ses vingt-quatre statues qui ornent la corniche,est très-intéressante à visiter. Toutes les écoles de peintures y sontbrillamment représentées: Van Dick, Teniers, Kaulbach, Fiésole. Le Corrége, Rubens. Paul de Veronèse, Raphaël, Lebrun, Vernet, Holbein, Roos, Lesueur y ont de magnifiques tableaux qui font l'admiration du connaisseur. et l'objet des persévérantes études des jeunes artistes.

Le café Luitpold, rue Brienne, tout près du monument élevé à Schiller, mérite une mention spéciale : C'est le rendez-vous fashionable et attitré des touristes. L'intérieur est orné de magnifiques sculptures dont chacune est une

œuvre d'art, et dont le coût est fabuleux. Il y a un tel déploiement de luxe et de faste que l'on croirait entrer dans une demeure royale. La table est très-recherchée et le service s'y fait parfaitement. Ce café ne remonte qu'à 1887, et a été construit d'après les plans de Lasne.

* * *

Les rois qui se sont succédés sur le trône de Bavière se sont plu à embellir Munich, leur séjour favori, de monuments de toutes sortes. Trois magnifiques palais, attenant les uns aux autres, forment un énorme quadrilatère au centre de la ville.

L'Ancienne Résidence ou le palais de la Cour, dans le style de la renaissance a été bâtie par Maximilien Ier. Au premier étage, le *trésor* contenant les couronnes royales, et la *Reiche Capelle* avec son parquet en mosaïque de marbre de différentes couleurs. Tout dans cette chapelle est d'une richesse extrême. Le Christ dominant le maître-autel est en or massif; les tuyaux d'orgue sont en argent solide. On remarque dans le chœur un autel minuscule en

or, devant lequel Marie Stuart avait l'habitude de prier dans sa prison. C'est un présent d'un Pape au roi de Bavière.

En traversant la *Cour de la Fortune*, le regard s'arrête sur une immense pierre retenue captive par un anneau de fer. Elle pèse 360 livres, et fut, dit-on, soulevée et lancée à une grande distance par Christophe, fils d'Albrecht III, qui était réputé d'une force herculéenne. Tout près, fixés à la muraille, trois clous de fer à une hauteur qui varie de six, huit, et douze pieds du sol. La légende rapporte que ces clous furent atteints et renversés d'un simple coup de pied par le fameux Christophe, Conrad et Philippe de Bavière, ses émules. On peut en conclure que la gymnastique et le *sport* n'était pas tout à fait dédaignés par le peuple bavarois. Au-dessus, on lit cette cu-

rieuse épigraphe : "Celui qui sautera à une plus grande hauteur sera réputé fameux!"

La *Nouvelle Résidence*, fondée par le roi Louis Ier, comprend un grand nombre de chambres, dont chacune a reçu une appellation spéciale, d'après les tableaux qui y sont représentés : salles du mariage de Brunnhild, de la trahison, de la vengeance, de la douleur, qui toutes ont trait à l'histoire légendaire de la Bavière.

La *salle des fêtes* présente un aspect vraiment féérique. Elle contient les *chambres d'Ulysse*, appartements où l'on retrouve, reproduites sur les murs, les magnifiques scènes de l'Odyssée d'Homère. Puis viennent la *salle de Charlemagne*, où sont retracés les hauts faits de l'illustre roi des Francs, la *salle de Fréderic Barberousse*, la *salle des danses*, qui donne entrée sur la *salle du*

trône, longue de près de quatre cents pieds. Douze statues colossales en bronze doré, représentant en pied les ancêtres de la maison royale de Bavière, adossées aux murs, semblent monter la garde autour du trône, et inspirent au visiteur un sentiment de respect et de crainte dont-il ne peut se défendre. Chacune a coûté plus de mille piastres. L'effet en est très-imposant.—

Ces édifices sont ouverts au public certains jours de la semaine. Un guide accompagne les visiteurs, mais comme les explications qu'il donne sont en allemand, on conçoit le désavantage de l'étranger qui n'est point familier avec cette langue. Heureusement qu'un aimable compagnon de voyage, le Dr. Ratner, de Berlin, s'est gracieusement offert à me servir de *cicerone*.

La résidence royale n'est guère

plus habitée depuis la mort de Louis II, en 1886. Ce jeune prince affable, débonnaire, d'une munificence excessive, jouissait de la plus vive affection de la part de ses sujets, dont il était l'idole

Or, un jour qu'il était allé, en compagnie de quelques officiers de sa Cour, faire une excursion de plaisir sur un lac, il se noya. D'aucuns persistent à ne pas voir dans cet évènement tragique un simple accident, ou le seul effet du hasard. Deux heures avant le moment du sinistre, des ordres sévères étaient donnés, paraît-il, de doubler la force des corps de gardes à Munich. Etait-ce la crainte d'une manifestation populaire, et pourquoi ? Le mystère de cettte noyade est encore resté inexpliqué.—

Tout près de la résidence, encadrant sur deux côtés le jardin on voit les *Arcades*, arches ouvertes

tapissées de peintures à fresque exécutées sous la direction d'artistes célèbres.

La Bibliothèque de Munich est renommée par sa richesse. Elle contient audela d'un million de volumes et près de trente mille manuscrits précieux.

***

Une des curiosités les plus remarquables de la capitale du royaume de Bavière sont les brasseries qui y abondent. La brasserie de Munich présente un cachet caractéristique ; c'est le rendez-vous habituel de toute la population. L'aristocratie même ne dédaigne pas de la fréquenter. Il est de règle cependant que l'on s'y rende *incognito* en simple habit de bourgeois. Je crois voir encore l'étonnement des Munichois en nous voyant entrer au "Hofbraühaus" en chapeau haut de forme, contrairement à l'habitude, que nous ignorions complètement. Seul notre titre d'étranger nous sauva de remarques malveillantes.

Le "Hofbraühaus" où la brasserie royale est la plus considérable et la plus achalandée. Dans une im-

mense cave éclairée au gaz, dont les planchers sont pour ainsi dire lessivés à la bière, cinq à six cents personnes, fumant, gesticulant, attablées, savourant à longs traits un bock de bière maintes fois rempli. Dans une cour attenante, ou sous les arcades, au milieu des barriques de houblon, des groupes nombreux de toutes sortes, d'universitaires aux divers costumes, qui s'attaquent gaiement à un tonneau et en ont bientôt vidé le contenu. Le soir, c'est la population ouvrière et les hommes d'affaires qui patronisent ces salles. Détail à mentionner : il faut aller se choisir soi-même un *bock*, le laver au robinet, et faire queue absolument comme au théâtre, avant d'avoir son tour au comptoir. Et cela dure tout le jour depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit. On conçoit dès lors que cette industrie est une vérita-

ble fortune pour Munich.

Le *bock* contient à peu près une pinte, et se vend quelques dix pfennigs, à peine deux sous. Cette bière est vraiment excellente, très douce, et n'est pas alcoolique du tout, ce qui explique que l'on puisse en absorber une grande quantité sans danger de s'enivrer. Notre *lager* canadien, que la brasserie de Beauport vient de mettre sur le marché, rappelle assez bien la fameuse bière allemande, ce qui explique la popularité qui l'a accueillie dès son apparition.

Lors de notre visite au Hofbhaühaus, on nous signala un habitué de la maison qui consomme chaque jour, à lui seul, trente cinq *bocks* de bière. Je n'eus pas de peine à croire le propriétaire qui confessait ingénûment que c'était là une des meilleures pratiques de son établissement.

La bière est le breuvage national. Le bavarois croirait commettre un délit s'il s'en abstenait. Un Canadien qui a eu occasion de visiter Munich à deux reprises, me racontait l'anecdocte suivante : A l'hôtel *Bambergerhof*, où il logeait, le garçon de table, dit-il, ne passait jamais devant une crédence, où il y avait de la bière pour les besoins du service, sans en engloutir invariablement à chaque fois, un grand verre. Et, ajouta-t-il, lorsque j'y suis retourné, deux ans plus tard, j'ai revu le buveur émérite, et il n'avait pas varié d'un iota sa vieille habitude. En voilà un au moins qui finira assurément par la bière.

A part des caves souterraines, dans presque tous les hôtels, il y a une salle où l'on entend le soir de la jolie musique tout en dégustant sa chope de bière. Aux alentours de la ville, d'immenses jardins rem-

plis de tables, rassemblent, l'été, des milliers de personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions qui vont y aspirer, sous les pins ombragés, les âpres senteurs du houblon.

Le touriste se plaît à Munich : tous les jours il découvre quelque chose d'intéressant à étudier, quelques monuments nouveaux à admirer.

La Suisse a toujours eu de l'attrait pour le touriste et cette popularité est assurément bien méritée. Il n'est point en effet, excepté le Canada,-de pays plus pittoresque, de montagnes plus élevées, de lacs plus magnifiques.

Apres avoir dit, à Lindau, un dernier adieu à la Bavière, nous nous embarquons au commencement d'août, sur le " Ludwig " en partance pour Romanshorn, et les autres villes qui bordent le lac de Constance. La température était splendide. Pas une ride ne frissonnait sur l'onde, pas un nuage n'obscurcissait le ciel ! l'azur du firmament semblait se refléter avec complaisance sur la limpide surface des eaux bleues. Détail charmant, lorsque le temps est beau, la table est servie sur le pont même du navire sous une tente ouverte, ce qui permet au touriste, tout en faisant honneur à un ex-

cellent diner, d'admirer à loisir le panorama varié qui s'offre à ses yeux:

De ci, de là, quelques barques de plaisance ouvrent leurs voiles aux baisers d'une brise caressante. Se détachant sur le fond verdoyant d'une gigantesque digue de granit,de jolies villas aux blanches crêtes ressemblant à des cygnes d'une taille colossale émergeant gracieusement des eaux.

Une heure s'est bientôt passée devant ce tableau magnifique; nous voici déjà à Romanshorn où attend sous vapeur le convoi qui nous conduit aux chutes du Rhin :

Vues du chateau de Laufen, à Daschen,les chutes sont d'un effet majestueux. Après une course longue et paisible,leRhin, à Schaffouse,se précipite dans une course échevelée et, creusant tout-à coup son lit, roule avec fracas ses cataractes écumantes aux pieds d'une

montagne de rochers. Seul, à mi-distance entre les deux rives, un pic isolé dresse fièrement la tête et brave impunément le courroux des flots.

De petites embarcations conduisent le touriste avide d'émotions fortes, au pied de ce roc, d'où on peut atteindre au pavillon qui en couronne le sommet. Un sentier longeant la falaise sauvage du château, qui a conservé le cachet imposant et sombre du moyen-âge, conduit à des balcons échelonnés ci et là, surplombant le gouffre, et que vient lécher, dans un dernier effort, la fumée du flot.

A quelques cents pieds audessus des cascades, un immense pont aux puissantes culées de pierre, ayant l'apparence de créneaux d'une place forte. A heures réglées, on voit des lumières scintiller dans la nuit et courir sur ses sommets tantôt dans un [illegible] tantôt

en sens contraire. On dirait des vigies montant la garde sur le pont-levis d'un fossé gigantesque et qui, surprises par quelque bruit suspect et insolite s'empressent d'aller donner l'alarme. Ce sont les feux des locomotives qui traversent ce pont avant de s'arrêter à Neuhausen.

Par un clair de lune allemand, à travers les mille prismes rayonnants d'arcs-en-ciel, développés par un puissant stéréoscope, les chutes du Rhin offrent un aspect vraiment féerique. Malgré leur incontestable beauté, elle n'approchent cependant point l'imposante magnificence du Niagara. Le Rhin, pas plus d'ailleurs qu'aucun fleuve de l'Europe, ne saurait rivaliser avec notre majestueux et incomparable St.- Laurent.

Après quelques heures de repos dans la proprette petite ville de Winterthur, où nous passons la

nuit. Nous poursuivons notre voyage vers Lucerne.

***

Lucerne est une jolie ville, coquettement bâtie sur le lac des quatre-Cantons. C'est le point de départ des excursions favorites au sommet du Righi et du mont Pilatus. Une foule d'étrangers y affluent, et font l'ascension émouvante de ces montagnes pour assister au lever du soleil. Pour jouir de ce spectacle d'une grandeur sans pareille, il faut se rendre la veille à un hôtel perché presqu'au sommet, afin d'être rendu à temps le lendemain pour contempler l'astre-roi à son réveil.

Malheureusement une pluie torrentielle accueillit notre arrivée à Lucerne, et il nous fallut, bien qu'à regret, renoncer à notre projet.

La vue d'un diorama de ces monts fameux nous dédommagea quelque peu de ce contre-temps.

Un monument sculpté dans le roc vif sur le pan d'une montagne attire l'attention : Sur une tombe de guerrier, veille un lion à la fière encolure. Audessus, une inscription latine apprend au touriste qu'on a voulu par là, honorer la mémoire des fidèles gardes suisses qui sont tombés victimes de leur dévouement à la France.

J'ai été surpris de retrouver à Lucerne une foule d'annonces singulières, d'enseignes bizarres, que je me figurais n'exister que dans les drames pour donner de l'originalité à la pièce. Pour n'en citer que quelques-uns, on lit sur la façade des hôtelleries, des inscriptions comme celles-ci : "Au cheval blanc," "Hôtel de l'aigle," Hôtel du chat noir," etc., etc.

De Lucerne à Genève, le trajet peut se faire tout entier en *chars*, (comme nous disons au Canada) ou partie en chemin de fer et partie en bateau. Ce dernier parcours est le plus agréable, bien que moins rapide.

Quittant la gare dite "de Brunig" sur les neuf heures, nous côtoyons, une couple d'heures durant, le lac de Lucerne jusqu'à *Alpnach Stad* d'où nous entrevoyons confusément l'arête escarpée du Mont Pilatus, dont le sommet va se perdre dans les nuages.

A Gyswil, nous changeons de locomotive,car il faut gravir la montagne pour atteindre Brunig. Cette ascension sur une rampe très forte est très émouvante: le convoi s'avance lentement; tantôt il disparaît dans un tunnel ténébreux, tantôt il décrit une courbe si accentuée, qu'on le croirait pris de vertige, prêt à tourner sur lui-mê-

me. D'un coté, une montagne de granit coupée perpendiculairement, et qui surplombe la voie ; de l'autre un affreux précipice qui semble attirer à lui comme un aimant. Tout au bas, constrastant avec la verdure de la plaine, une raie d'une blancheur d'argent qui offre l'apparence d'une allée tirée au cordeau, ou d'un chemin vicinal, mais que l'œil ne peut saisir qu'imparfaitement.

Arrivée au sommet de la montagne à Brunig, la machine essoufflée fait halte, comme pour se reposer un peu d'un rude labeur, avant de tenter la descente sur l'autre versant. A Meiringen, nous jetons un dernier regard ému à la lourde machine qui avait été la compagne de notre périlleuse aventure. Nous voici maintenant dans la rase campagne qui tout à l'heure nous semblait si distante. Nous revenons sur

nos pas, cette fois-ci en bateau, et nous traversons successivement les jolis lacs de Briens. de Thoun et ces canaux qui nous avaient semblé, du haut de la montagne, d'une artère rurale. InterlaKen, Oberhofen, Thoun, échelonnées sur leurs rives regorgent de touristes avides d'art et de pitoresque.



Bâtie sur une éminence, Berne, capitale de la confédération suisse et siège du gouvernement, offre quelques points de rapprochements avec Québec. Aux pieds de ses remparts coule une rivière que l'on serait tenté de prendre pour la Rivière St.-Charles avec les populeux quartiers de St.-Roch et du Palais.

La rue principale de la ville est bordée dans toute sa longueur d'arceaux formés par la projection des édifices sur la rue. L'aspect est tout-à-fait singulier. Le rez-de-chaussée est exclusivement réservé aux installations des boutiquiers.

Je n'ai pu oublier la pénible impression que j'ai ressentie à Berne constatant les ravages extraor-

dinaires causés par le schisme. Nous nous sommes trouvés en cette ville un dimanche. Des deux églises catholiques romaines, que possède Berne, l'une est complète ment fermée, l'autre est un ancien temple conservé au culte à force de sacrifices de toutes sortes de la part des fidèles de cette ville. La nudité, la pauvreté de cette église aux murs noircis par le temps, aux stalles démodées, fait peine à voir, et rappelle les catacombes de Rome où les premiers chrétiens devaient se retirer pour accomplir en sécurité leurs devoirs religieux. Ce qui confirme que le culte catholique romain est presque ignoré à Berne, c'est que tous ceux à qui nous nous adressâmes pour savoir où se trouvait l'église catholique nous indiquèrent invariablement quelques églises protestantes. La grande majorité professe la religion de Swing.

Attristés par ce spectacle, nous nous éloignons de ce foyer du protestantisme. Après avoir fait route de Berne à Lauzanne, en chemin de fer, nous prenons à Ouchy le bateau à destination de Genève, situé tout-à-fait à l'autre extrémité du lac Léman, fameux par ses rivages magnifiques, chantés par les poètes de notre siècle. Une fraîche brise se faisait sentir et tempérait les ardeurs d'une chaude après-midi d'août. Le panorama de Genève à l'arrivée du bateau est magnifique :

Au fond du lac, qui se retrécit et apparaît comme un énorme entonnoir, une puissante jetée à angle brisé qui le traverse et sert de brise-lames. C'est la "jetée des Eaux Vives." Au centre, un puissant jet lance à une grande hauteur les eaux qui retombent en blanches spirales, et en luxuriants panaches.

Une rangée de constructions à plusieurs étages d'une hauteur uniforme, se dresse en face sur la rive comme une haie vive, tandis qu'à gauche s'étendent les bosquets ombreux du "jardin des Anglais." D'un côté les cîmes altières du "Mont blanc ;" de l'autre les crêtes moutonneuses du "Jura." Le quai du Mont blanc forme un boulevard spacieux, qui est la promenade favorite des genevois.

Un monument superbe est élevé sur la "place des Alpes" au duc de Brunswick qui, on le sait, a légué toute sa fortune à cette ville. C'est un immense mausolée de marbre de Carrare, couronné par une statue de l'insigne bienfaiteur de Genève.

Un peu plus loin l'élégant théâtre du "Kursaäl" avec ses vastes terrasses où les spectateurs viennent en foule, durant les entr'ac-

tes, respirer avec délices les tièdes brises du lac.

De toutes les villes de la Suisse, Genève est la plus importante par sa position, son commerce, sa population. Elle excelle surtout dans le commerce d'horlogerie, et les magasins de ce genre y abondent. La réputation de la Suisse pour la qualité de ses montres est universellement établie. La France, l'Angleterre exportent de Genève la plupart des montres qui se vendent sur le marché. Pour s'exempter des droits de douane considérables on ne fait venir de Suisse que les mouvements. On ne fabrique en Angleterre ou en France que les boîtiers.

La Suisse est aussi renommée par son beurre et son fromage. Les pâturages sont d'une richesse incomparable, et la vente du lait est soumise par l'Etat à des règles très-sévères. A plusieurs endroits, en Europe, on assujettit la vache au travail pénible, et on s'en sert

souvent comme bête de somme. Il est absolument défendu dans ce cas d'offrir en vente le lait de ces vaches.

Le beurre suisse et celui du Danemark se sont partagés, jusqu'à ces derniers temps, la faveur des pays de l'Europe. Depuis quelques années, le beurre de l'Australie et du Canada fait une sérieuse concurrence. Malheureusement pour le beurre canadien qui n'est pas expédié dans des conditions nécessaires, et lorsqu'il arrive sur le marché Européen, il a perdu de sa valeur. Espérons que nos Chambres de commerce agiteront la question si importante pour nous de l'exportation de notre beurre dans des conditions favorables, soit au moyen de réfrigérateurs ou autrement, et assureront ainsi à notre produit la faveur que sa supériorité lui méri-

Une industrie très rémunératrice en Suisse, et qui devrait être introduite dans la Province, est la fabrication du lait concentré. Malgré l'existence d'une manufacture de ce genre à Truro, dans la Nouvelle Ecosse, il s'en importe tous les ans en Canada pour plusieurs milliers de piastres.

***

LE MIDI DE LA FRANCE

LYON

Le 6 août, nous foulons pour la première fois, le sol français à Bellegarde, où il faut faire étape pour satisfaire aux règlements de douanes rendus plus sévères par les récentes menées anarchistes. Une couple d'heures plus tard nous descendons à la gare de Perrache à Lyon.

Par sa population qui atteint presque le demi-million, par son étendue, par ses industries, Lyon, chef-lieu du département du Rhône, est la première ville de la France après Paris. Sous l'empereur

Auguste elle était déjà la métropole des trois gaules.

La topographie de Lyon est tout-à-fait caractéristique et singulière. Deux fleuves, la Saône et le Rhône traversent la ville et viennent mêler leurs eaux un peu plus loin, à l'endroit appelé *la mulotière.*

On dirait un échassier colossal, abaissant son long col comme pour séparer de son bec de granit blanchi par le flot, les eaux des deux fleuves et se désaltérant, sans intermittence, dans le courant. Une ligne grisonnante fait voir les contours et la charpente du corps : Ce sont les quais de Rambaud, d'Occident, des Célestins, de St-Vincent, de Serin, qui en dessinent l'arête supérieure. La gorge formée par les quais de Perrache, de la Charité, de l'Hôpital, de St. Clair et d'Herbouville, baignent simplement dans le Rhône.

Les eaux vertes de la *Gare d'eau* décrivent une courbe formant l'orbite de l'œil dans lequel se détache la noire prunelle des hangars à marchandises. Tranchant sur la sombre couleur de son pelage, un brillant collier d'albâtre le *cour du midi*, (large promenade qui s'étend entre les deux rives,) met la tête en relief, pendant que les sommets accidentés de la *Croix Rousse* font ressortir la puissante ossature du volatile. Des ponts nombreux, comme des tendons musculaires, le maintiennent dans cette position et le relient aux faubourgs de la *guillotière* et des *Brotteaux* à l'est, et aux collines de St. Just du côté de la Saône.

Cette partie comprise entre le Rhône et la Saône, bien que la plus ancienne est encore la principale. On y trouve les monuments les plus remarquables : l'Hôtel de ville, l'hopital de l'Hôtel-Dieu, la

place Belle cour,—un immense square bordé d'arbres précieux et orné de plusieurs statues magnifiques, entr'autres celle d'Ampère et une statue équestre de Louis XIV,—la *Place Carnot*, du nom du père de l'infortuné président de la république française, et à qui Lyon est redevable d'avoir conservé son appellation au milieu de la la tourmente révolutionnaire, la rue de la République la plus fréquentée de la ville, où s'est accompli, quelques semaines avant notre passage, le lâche assassinat de Carnot se rendant au *grand théâtre* à quelques pas plus loin, sur la place de *la Comédie.* Relatons ici un touchant incident du terrible drame :

L'Archevêque de Lyon, dès que la nouvelle du sinistre attentat lui fut parvenue, s'empresse d'accourir à la préfecture, auprès du Président qui, le matin même, lui



avait fait un accueil cordial, à une réception officielle au Palais du Commerce. En le voyant s'approcher Carnot remercia l'évêque avec effusion, de cette marque de sympathie, lui disant que sa présence était une précieuse consolation à cette heure suprême.—"Je vous apporte plus qu'une consolation humaine, c'est la réconciliation avec le souverain Roi que je viens vous offrir" répondit l'Archevêque. Carnot fait signe à ceux qui entouraient sa couche sanglante de se retirer, et un colloque secret s'engage avec le prêtre, qui verse avec onction dans le cœur du mourant, la foi qui sauve, l'absolution qui efface et la grâce qui sanctifie. Quelques instants plus tard, le premier magistrat de la France expirait dans la paix du Seigneur.

La population ouvrière habite plutôt les hauteurs de la *Croix*

Rousse, centre des grandes fabriques de soieries. Un funiculaire, qui a reçu le nom populaire de *la ficelle,* y conduit. Les *Canuts* ou tisseurs de soie y forment une véritable fourmillière besogneuse et active.

Sur le côté gauche de la Saône, que l'on traverse en *bateaux mouches* ou sur les ponts, s'élève sur une colline abrupte l'église de Fourvières, célèbre par les pélerinages innombrables qui s'y font. Une moyenne de deux millions de personnes y affluent chaque année. Pour y atteindre, il faut prendre, rue de l'archevêché, l'ascenseur à câble sans fin qui gravit la montagne jusqu'à St.-Just, après avoir traversé deux longs tunnels. La montée de la St.-Barthélemy, bordée de bazars d'objets de piéte, d'hôtelleries populaires pour recevoir la foule des pélerins, va de la station des minimes au plateau

de Fourvières.

Bien qu'il existât auparavant, c'est depuis 1805 surtout, lorsque le Pape Pie VII, du haut du promontoire de Fourvières, bénit la ville de Lyon, que date la vogue extraordinaire du sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières.

L'intérieur du temple est rempli d'*ex-votos* de toutes sortes, attestant des guérisons miraculeuses ; Les murailles sont littéralement recouvertes d'inscriptions du genre de celle-ci, que j'y ai cueillie au hasard :

Rien n'efface
De ta grâce,
Le bien cher souvenir
A toujours te bénir.

Je consacre ma vie.
O ma mère chérie.
Sur chacun de mes jours,
Veille, veille toujours.

Cremieux, 1888. J. G.

L'autel latéral émaillé d'or, couronné d'une madone vêtue d'un

manteau bleu d'azur est une chapelle ardente, où scintillent les mille feux des cierges que la confiance des fidèles y fait brûler.

Tout près de l'antique chapelle, la nouvelle église de Fourvières, construite par les Lyonnais en accomplissement d'un vœu fait en 1870, de bâtir ce temple si Lyon était préservée de l'invasion allemande. Elle est flanquée de deux tours carrées dont l'une sert d'observatoire. Un escalier en spirale dans la tour ouverte au public, conduit à une statue de la Vierge, en bronze doré, qui domine l'église. Du haut de cette galerie, l'œil embrasse la ville toute entière avec ses populeux quartiers, et distingue même parfois à l'horizon la blanche chaîne des Alpes. A moins d'une encâblure de la terrasse s'élève la *Tour métallique*, qui est une reproduction diminuée de la tour Eiffel.

Un sentiment d'affection nous attirait en outre à Fourvières. Une Canadienne alliée à notre famille, religieuse chez les Dames de Jésus-Marie, était à Lyon depuis quelques semaines. En nous entendant nommer, St. Vincent de Paul, la sœur portière ne put retenir une exclamation : Mais vous êtes Canadiens ! Elle était elle-même une compatriote. Le parloir où l'on nous introduit nous donne l'illusion d'une communauté du diocèse : Installés à une place d'honneur, les portraits de deux personnages bien connus, Monseigneur Bégin et Monseigneur Marois. La Revde. mère St. Cyrille, qui a longtemps été supérieure à Sillery, et a laissé au Canada un vivace souvenir, nous fait gracieusement les honneurs de son couvent. Par un heureux hazard, cinq religieuses Canadiennes, venues des diverses

missions, se trouvaient réunies pour la retraite annuelle. Il faut avoir voyager à l'étranger pour réaliser le bonheur que l'on éprouve à rencontrer quelqu'un des siens. Hors du pays natal, le compatriote inconnu de la veille devient l'ami et le confident du lendemain. Rien ne saurait rendre la joie que nous causa à tous, cette rencontre fortuite. Pour surcroît de bonne fortune, ces Canadiennes étaient toutes de cette région-ci de la Province, de Trois-Pistoles, de Montmagny, de St.-Charles, de Québec, et nous pûmes à loisir satisfaire leur bien légitime curiosité.

Une couple d'heures passées, pour ainsi dire, toute entière au Canada se furent bien vite écoulées, et il nous fallut, quoiqu'à regret, nous séparer de nos pieux hôtes. Après un copieux repas arrosé de bons vins, à un restaurent

typique de l'endroit, nous regagnons l'*Hôtel de l'Univers*, sous un orage torrentiel.

Plusieurs industries prospèrent à Lyon, mais de toutes, la plus rémunératrice, la plus intéressante est la fabrication des soieries que les rois de France ont, depuis Louis XI, largement favorisée. Un monument élevé à la mémoire de Jacquard, l'inventeur du métier à tisser, fait voir le prix que l'on attache à l'importante amélioration que cette invention contemporaine a apportée dans cette branche.

La promenade la plus recherchée, la plus vaste et la plus à la mode est celle du *Parc de la tête d'or* qui forme, à l'extrémité des faubourgs de la Guillotière et des Broteaux, un triangle s'étendant entre la rive gauche du Rhône, le boulevard du nord et le chemin de fer de Genève et les casernes. Il comprend des jardins botani-

ques et zoologiques, un observatoire, des lacs artificiels, etc. C'est à cet endroit qu'a eu lieu l'Exposition Internationale et Coloniale de 1894:

Le palais principal,—une immense rotonde métallique avec sa coupole de cent soixante pieds de hauteur et sa porte principale haute de cent pieds—est un chef-d'œuvre d'architecture et de mécanique. Par cette disposition elliptique les produits exposés dans ce bâtiment se trouvent tous en excellente lumière. Du haut du promenoir aérien, au centre de la coupole, on a un magnifique coup d'œil d'ensemble.

Tout autour sur la périphérie du cercle extérieur une multitude de bazars de toutes sortes, de débits de tabacs, de cafés largement achalandés. A voir cette houle allant venant, s'entrecroisant, on dirait l'entrelacement d'u-

ne chaîne de danse.

Une place d'honneur est réservée pour les productions des colonies françaises. Les palais de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Indo-Chine sont en évidence. La mécanique, la viticulture, la céramique, les expositions ouvrières, les beaux-arts figurent largement à l'exposition. Une des œuvres de sculpture les plus admirées dans cette gallerie des beaux-arts représente la Vierge de Domremy, Jeanne d'Arc, en habit de guerrière. On eut dit la statue animée, tant l'expression était juste et d'un réalisme parfait.

Le département de la verrerie et de la cristallerie est une de plus curieuses attractions de l'exposition. Les fournaux de la *Verrerie Venitienne* en pleine activité rappellent la brillante installation de la fabrique américaine Libby au *World's Fair* de Chicago.

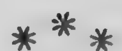
Un espace considérable de la coupole est consacré aux soieries et porte le nom pompeux de *Palais des soieries*, qui certes est bien nommé. On y contemple en effet la reine de la soie, chez elle, dans tout l'éclat éblouissant de ses atours et l'épanouissement de sa merveilleuse beauté :

Dans trois salons, faisant suite, sont exposées avec art les somptueuses toilettes de sa parure, tandis que dans un pavillon à coté on assiste à la métamorphose du ver à soie du murier ou du chêne, et aux multiples manipulations parlesquelles passe successivement le cocon avant de devenir ce tissu si finement ouvré et si recherché qu'on nomme la soie. La mise en marchedes appareils nécessaires est activée par un moteur électrique pendant qu'une trentaine de personnes sont occupées à la démonstration pratique de cet art. Le tou-

riste croit être sous l'effet d'une délicieuse rêverie à la vue d'une telle profusion de couleurs et d'un tel déploiement de richesses réunies, et il emporte avec lui la conviction que le diadème, que l'industrie lyonnaise porte fièrement sur son front, n'est en aucune façon usurpé, et qu'elle mérite de briller au premier rang à coté des soieries de Londres et de Milan.

Un chemin de fer de ceinture mu à l'électricité fait le service du *Parc de la tête d'or.*

Lyon est la patrie de plusieurs personnages célèbres, entre autres l'empereur Marc-Aurèle, le physicien Ampère, Barème, Bourgealt, Madame de Récamier, femme aussi distinguée par son esprit que par sa beauté.



AVIGNON ET ARLES

Illustrée par le séjour qu'y firent plusieurs papes au moyen-âge, Avignon mérite une visite. L'on sait en effet qu'à la suite de difficultés avec Boniface VIII qui en mourut de chagrin, Philippe le Bel réussit à faire choisir pour lui succéder l'archevêque de Bordeaux. Clément V, fuyant les dissensions qui ravagaient l'Italie, transféra le siège pontifical à Avignon, qu'il tenait de la libéralité de Jeanne de Provence. Sous le règne de la Papauté, la ville subit une transformation complète :

Le fameux palais des Papes fut érigé ; la ville fut entourée de

magnifiques boulevards ; de nombreux ordres religieux s'y implantèrent. Les cloches de toutes ces églises, unissant leurs clameurs matinales, produisaient un carillon formidable, ce qui a valu à Avignon l'appellation de *ville sonnante.*

La résidence des Papes a longtemps porté le nom de *Chateauneuf.* Elle ressemble plutôt, avec ses bastions et ses tours crénelées, à une immense forteresse ayant mission de protéger la ville contre les invasions de l'ennemi. Ce temple, autrefois séjour de recueillement et de prière, retentit maintenant de mille voix aigres et discordantes, souvent même libertines, qui contrastent singulièrement avec le silence et la paix de jadis.

Ce n'est plus en effet aujourd'hui qu'une caserne où les troupes ont leurs quartiers généraux.

Une immense porte bardée de

fer, protège l'entrée du Palais, où l'on voit suspendue au mur la clef symbolique de la ville. Dans une des tourelles se trouve la chapelle privée des Papes. Des fresques brisées attestent les ravages d'une révolution irrespectueuse et impie. Seule au centre du plafond cependant, une figure, œuvre d'un grand maître, est restée intacte. Elle offre cela de singulier qu'elle suit de l'œil le visiteur tout autour de l'appartement, sans que celui-ci puisse se soustraire à son regard profond et sévère.

La *chapelle basse* est rendue méconnaissable par un plancher qu'on a jeté en travers à mi-hauteur, et qui forme maintenant deux étages, réservés aux dortoirs des soldats. La brillante *salle d'armes* a été supplantée par la cuisine, où la marmite de l'armée a la place d'honneur. Une galerie intérieure conduit à la *salle du*

Consistoire, et aux cellules réservées aux Cardinaux durant le conclave. Ce sont les chambres des officiers en grade, qui assurément, ne s'astreignent pas aux longues prières de leurs prédécesseurs. Les jardins pontificaux contenus dans le quadrilatère que forme ce bâtiment, ont été convertis en champ d'exercice, où les troupes font la manœuvre quotidienne.

De toutes les églises que possède Avignon, la plus importante est celle de *Notre-Dame des Doms*, bâtie sur une éminence. Un large portique, où l'on atteint par des gradins de marbre, précède le portail. C'est du haut de ce portique, que, dans les grandes solennités, le Souverain Pontife étendait sa bénédiction sur la foule. Le demi-jour qui règne dans l'église empêche de juger parfaitement des beautés de l'ensemble.

Le temple est surtout remarquable par le trône pontifical, en marbre blanc, qui orne le chœur. Dans une chapelle latérale, un magnifique tombeau en style gothique de Jean XXII.

Un petit autel érigé en l'honneur de Marie, l'avocate des causes désespérées, est très fréquenté par les fidèles. Accolée à l'église, et surplombant la falaise, une tour d'où on précipitait les condamnés à mort, et où on prétend que Ste. Marthe, sœur de Marie séjourna pendant un certain temps.

Un chemin montueux, mais bordé d'arbres magnifiques, conduit au jardin du *rocher des Doms.* La vue du haut de cette terrace est splendide : Audelà du Rhône, qui coule au pied du rampart, la ville de Villeneuve, que domine dans l'arrière plan, l'abbaye des Bénédictins, et flanquée d'une tour où, dit-on, l'*homme au masque de fer*

fut longtemps retenu captif; à droite dans le lointain, les célèbres *fontaines de Vaucluse* et les sommets de *mont Ventoux*; à gauche, les bouches du Rhône, fermant l'horizon. A quelques cents verges du tertre du jardin, le fameux pont d'Avignon, légendaire probablement parce que l'on y passe plus.

Ce pont d'une longueur de près de deux mille pieds, est l'une des plus puissantes œuvres d'architecture du moyen-âge. Il est dû au génie d'un jeune pâtre de treize ans du nom de Benezet. Grâce aux aumônes qu'il obtint et à la persévérance qu'il déploya, il réussit dans cette entreprise gigantesque.

Deux arches seules cependant ont pu résister aux fureurs des eaux du Rhône. Vers le centre de ces deux arches, on voit encore la chapelle dite de St. Benezet,—

car le petit berger devenu prêtre, y disait chaque jour la messe.—Ce n'est que depuis la tourmente révolutionnaire que la messe ne s'y dit plus. Cette chapelle était originairement à deux étages, mais la partie supérieure seule subsiste maintenant. Le pont n'est conservé et entretenu par l'administration que comme curiosité historique ; les pierres de revêtement se désagrègent petit à petit, et l'herbe recommence à pousser sur la terrasse. La tour dite de *Philippe le Bel*, où le pont aboutissait autrefois, existe encore sur la rive droite du Rhône.

La promenade autour des remparts, qui ne prend guère plus de deux heures, permet de juger de la physionomie extérieure de la ville. Une épaisse muraille en saillie couronne l'escarpement de la montagne. Les portes St-Lazare, St. Roch, St. Dominique,

et de l'Oule qui commande l'entrée du pont suspendu, reliant Villeneuve à Châteauneuf, sont les principales artères par lesquelles on pénètre dans la ville.

Avec ses palais fortifiés, ses trente donjons aux voûtes arquées, ses églises gothiques, et par sa conformation extérieure, Avignon ressemble à une énorme tortue soulevant ses écailles courroucées.

C'est à Avignon que naquit Nicot, l'introducteur de la plante du tabac en France, et qui a donné son nom à la substance vénéneuse qu'il contient : la nicotine.

* * *

Tout autre est la physionomie de la petite ville d'Arles, qui a conservé un cachet distinctif. Tout y rappelle le règne de la race sarrazinne : ses rues étroites, mal alignées, ses maisons de pierre bâties sans art, sans symétrie, ses coutumes bizarres, l'atmosphère brûlant qu'on y respire, tout rappelle les cités de l'Afrique.

Cette ville a joué un rôle important dans l'histoire des Gaules. L'empereur Constantin y construisit un magnifique palais.

La *Place du Forum* où conduit de la gare une allée bordée de platanes jusqu'à la rue du *Quatre Septembre*, et qui n'est guère plus vaste que le *rond de chêne* de

Québec, est le centre d'affaires de la ville. Sur le *square de la République*, on remarque un obélisque romain découvert dans une fouille. Formant les côtés de cette place et la mettant en relief, le musée d'antiquité romaine au sein d'une ancienne église, le palais de l'Hôtel de ville, dont l'escalier, conduisant aux délibérations du Conseil, est gardé par deux énormes lions sculptés dans le marbre, l'évêché et l'église gothique de S. Trophine, et où son corps a été transféré du cimetière des Alyscamps. Dans la nef près de la balustrade, un sarcophage qui remonte aux premiers siècles. Le cloître attenant au temple, est très intéressant à visiter. C'est un préau à ciel ouvert, rectangulaire, entouré de gracieux arceaux. Chacun des côtés de cette galerie a son caractère propre, distinctif. Des fresques symboliques y représentent la vie du Sau-

veur, les douze apôtres, etc. Le marbre de ces statues a perdu sa blancheur primitive, et subi l'outrage du temps. La révolution s'est attaquée avec rage à ces reliques des âges chrétiens, et a mutilé et défiguré, pour la plupart, ces œuvres d'art incomparable.

Détail singulier, nous avons pour guide un aveugle qui nous fait admirer les mille petits détails qui échappent à notre attention.

A une extrémité de la ville, la fameuse nécropole des *Alyscamps* ou champ des morts. Un nombre incalculable de chrétiens y furent enterrés durant les premiers siècles de l'église. Des fouilles continuelles l'ont dévastée, et il n'y reste guère plus que l'allée des tombeaux qui seule a été respectée.

Arles est surtout célèbre par ses *arênes* construites par le père de l'Empereur Tibère, dont l'histoire a conservé la réputation de cruau-

té. C'est un immense amphitéâtre, à forme ovale, bordé de gradins de pierre et pouvant contenir près de trente mille spectateurs. Quatorze portes réservées aux diverses classes du peuple et de l'armée donnaient accès au cirque. La partie occupée par l'empereur était recouverte du *velarium*. C'est là que les chrétiens étaient livrés aux fureurs des lions, et servaient de pâture aux instincts assoiffés de sang d'une foule impie.

Lors de la prise de la ville par les Sarrazins, les habitants consternés se refugièrent dans cette redoute d'un nouveau genre, et y installèrent leurs habitations. Ce n'est que dernièrement—en 1827—que l'on entreprit de déblayer les arênes de cet amas confus de maisons et de leur rendre leur aspect primitif. Ce travail de déblaiement ne dura pas moins de six ans.

Il se livre encore chaque année dans les arênes d'Arles, des combats de taureaux auxquels toute la population se fait fête d'assister. J'aurai occasion de faire connaître les détails de cette course émouvante.

Arles est en outre renommée par ses jolies femmes,qui réunissent dans un agréable assemblage les qualités des trois types grec, arabe et romain. Dans leur costume national, leur petit et mignon bonnet à larges pendants blancs comme la neige, et leurs petits châles portés en santoir sur les épaules, les Arlaises sont réellement belles à voir. C'est à la sortie de la messe surtout, dit on, le dimanche, qu'elles apparaissent dans tout le rayonnement de leur beauté.

Le commerce des céréales et des huiles est très étendu et très prospère à Arles ; sans oublier les *Saucissons d'Arles* qui sont très

recherchés sur les marchés européens.

Sur le parcours d'Arles à Marseille, se rencontre le fameux tunnel de la *Nerthe*—l'un des plus beaux qui existent au monde.—Il mesure audelà de treize mille pieds.

A sa sortie l'œil découvre les belles eaux vertes de la Méditerranée,et la silhouette du fort St.-Jean.



MARSEILLE

Marseille rappelle, par ses immenses quais, les célèbres docks de Liverpool, et ressemble à Chicago par l'agglomération disparate des diverses nationalités qui s'y rencontrent. Nulle part ailleurs que dans la capitale de l'Illinois, je n'ai vu semblable réunion d'éléments hétérogènes. Un même motif de spéculation, un même but de lucre attire toute cette foule et fait disparaître toutes les inégalités des castes. La démocratie y bat son plein. Français, Belges, Anglais, Hollandais, Allemands, Russes, Arabes, Turcs, Espagnols,

Italiens, etc., pullulent sur les places publiques et sur les jetées de Marseille dans l'attente d'une transaction financière heureuse, ou d'un embarquement prochain vers des cieux éloignés.

Avant tout, Marseille est une ville maritime, et occupe de ce chef le premier rang entre toutes les villes de France. Le flegme anglais, qu'on remarque en débarquant à Liverpool, est remplacé ici par l'esprit sémillant du Marseillais, qui tient presqu'aussi fort à son titre de Marseillais qu'à celui de Français. Autant le Français du nord est froid, réfléchi, sérieux, autant le Marseillais est enjoué, badin et léger. Le Marseillais est un grand admirateur du pronom personnel "je" et à l'entendre on croirait que ce sont les Marseillais seuls qui ont fait la France. La confusion des langues s'ajoutant à tout ce fatras d'idées,

de physionomies, de caractères dissemblables, on pourrait appeler Marseille une véritable seconde tour de Babel.

L'accent du Marseillais est tout-à-fait singulier et ne ressemble en rien à celui des autres habitants du pays. Il grasseye.. comme un Marseillais enfin sait seul le faire.

Un détail, qui frappe singulièrement le touriste étranger, est le nombre incroyable de W. C. ou de *chalets de nécessité.* Presqu'à toutes les deux ou trois portes, l'œil découvre une de ces enseignes indiquant que l'on peut, pour la modique somme d'un sou, soulager la nature. Faut-il en conclure que les Marseillais sont un peuple quelque peu *nécessiteux* au moins de ce côté là ?

Marseille doit son existence à de hardis navigateurs phocéens qui y établirent, vers le huitième siècle, des comptoirs qui en assu-

rèrent le progrès et la prospérité.

Les rues de Noailles, de la République, l'allée des Capucines, le cours Belzunce (du nom de Monseigneur de Belzunce qui tomba victime de son zèle, lors d'une épidémie de la peste qui sévit en 1721), la rue de Rome, la rue de la Corderie, la *Cannebière*, sont les principales artères de la ville. Il fallait l'esprit inventif et gascon du Marseillais pour donner à la *Cannebière* l'importance qu'on lui prête et la renommée dont elle jouit. "Si Paris avait sa *Cannebière*, a écrit un Marseillais, ce serait un petit Marseille." Figurez-vous la rue St-Jacques, à Montréal. Eh. bien ! ce serait vraiment une grande *Cannebière* si, comme à Marseille, elle était bordée de terrasses et de cafés luxueux. Le soir, toute la population de Marseille s'attable en plein air sur les larges trottoirs qui font de la Cannebière.

un boulevard très en vogue, et se délecte de vin et de bière jusqu'à une heure avancée de la nuit, au son des orchestres salariés par les propriétaires de cafés.

Suivant le cours de la Cannebière, on passe devant la *bourse*, édifice qui a coûté neuf millions de francs et devant les *Consulats* qui sont de fondation marseillaise, et l'on arrive bientôt au quai de la Fraternité, en face du Vieux-port, où l'animation et le mouvement sont à leur comble. Ma pensée, à la vue de cette armée de navires, se reporta sur le port de Québec, et je me pris à désirer pour la vieille cité de Champlain, qu'elle put compter dans ses eaux, dans tout le cours d'une année, les navires qui, pendant un seul jour, s'arrêtent et font escale à Marseille. Ce serait une véritable métamorphose pour Québec. Espérons pourtant que les jours de prospéri

té ne sont point perdus sans retour, et que bientôt nous reverrons le commerce et le négoce refleurir sur nos rives, et les vaisseaux marchands rechercher à l'envie, comme par le bon vieux temps du passé, les avantages que leur offre notre capitale.

Parmi les monuments qui attirent l'attention de l'étranger à Marseille nous remarquons ceux de Thiers, (un enfant de Marseille) de Berryer. le Palais de Justice, les musées de Longchamps, la fontaine Puget.

Un des plus jolis endroits de Marseille est la promenade historique du Prado, célèbre par ses allées larges et ombrées et qui conduit au Château de Borely.

Longeant *la corniche* qui contourne pittoresquement la partie sud-ouest de Marseille, on voit les *qains catalans* et les gracieux méandres formés par l'action répétée

des vagues. Une digue de rochers tient en respect les flots qui viennent tantôt plaintivement, tantôt en mugissant avec fracas, exhaler leurs derniers efforts jusqu'au pied de la falaise.

Perché au sommet d'un rocher dénudé, se dresse fièrement le temple de Notre-Dame de la Garde. C'est la promenade favorite du touriste. Un ascenseur hydraulique fait depuis quelques années le service entre la place Vauban et le sommet de la colline. La pente est si raide que l'ascension se fait presque perpendiculairement. Pour atteindre le pallier de l'église, il faut encore gravir une longue suite de degrés.

Du haut de ce promontoire le panorama est superbe : L'œil va se perdre à l'horizon dans les eaux azurées de la Méditerranée. A une portée de fusil, émerge des flots le *chateau d'If*, rendu célèbre sous

François Ier, et que l'on a converti en prison politique. Au pied de la montagne aux quartz grisonnants, s'étend Marseille dont on saisit parfaitement l'ensemble. Les contours de la ville semblent protégés par une haie vive de flèches élancées : Ce sont les mâtures des flottes ancrées dans les bassins de la Joliette, du Lazaret ou du Vieux port. Plus au fond du tableau, mais en relief, le fort St-Jean, les tours élancées de la nouvelle cathédrale et les dômes sombres et noircis de l'abbaye de St Victor.

Le Sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, magnifique temple aux puissantes et larges assises de granit, debout sur le roc, élève vers le ciel ses cîmes altières dans une attitude de supplication et de prière. Une superbe statue de la Vierge, en bronze doré, tournant les regards vers la mer, couronne le sommet de la tour.

Ici, comme à Fourvières, les murs de l'église sont recouverts d'ex-votos de toutes sortes, proclamant hautement la puissance de la mère de Dieu et la confiance reconnaissante des populations. Notre-Dame de la Garde est en effet la patronne et la protectrice spéciale des marins qui ne manquent jamais de se mettre sur son égide avant d'affronter les hasards de la mer. La multitude innombrable d'ex-votos sous formes de navires de toutes sortes témoigne que la Vierge ne reste point insensible à la voix suppliante des marins en péril.

Détail singulier, la Vierge de la Garde est d'un noir d'ébène, pour réaliser sans doute cette parole des psaumes "Nigra sum sed formosa".

La crypte inférieure est intéressante à parcourir. Après s'être procuré, au monastère des Domi-

nicaines, à qui est confié le soin du temple vénéré, quelques médailles et quelques photographies, nous reprenons le chemin de la ville, faisant halte à l'abbaye de St-Victor. Il ne reste plus guère de cette abbaye, successivement transformée en prison d'état et en bagne, que les souterrains et l'église.

Nous avons la bonne fortune de visiter sous la direction d'un guide ces sombres cavernes, véritables catacombes, et de visiter les grottes où la légende chrétienne rapporte que St Lazare et Ste Marie Madeleine se sont retirés pendant leur séjour à Marseille. Cette église est, dit-on, la première église vouée au culte dans les Gaules. On nous y montre encore le tombeau de St André, une statue de Ste Germaine, etc.

On se sent heureux, soulagé en sortant de ces sombres allées sous terre, où l'on n'avait pour se recon-

naître que la pâle et vacillante flamme d'une petite bougie, revoir la lumière du soleil, et l'on éprouve un sentiment de sympathie et de profonde admiration pour ces chrétiens des premiers temps, qui étaient obligés de se réfugier dans ces retraites souterraines pour se soustraire aux persécutions et accomplir leur œuvre d'apostolat.



TOULOUSE

Le trajet de Marseille à Toulouse nécessitant une journée entière de chemin de fer, nous faisons étape à Montpellier pour la nuit.

Montpellier est le siège d'une université célèbre et d'une école de droit renommée entre toutes. Un corps d'armée y a, en permanence, ses quartiers généraux. Les quelques heures que nous y séjournons le lendemain nous permettent une course pour visiter la cathédrale, les marchés, la porte Peyrou, puis nous filons sur Toulouse, que nous atteignons le soir.

Toulouse est une des plus importantes villes de la France. C'est la sixième par sa population, qui se chiffre dans les cent cinquante mille. Bâtie sur les deux rives de la Garonne, elle est le chef-lieu du département de ce nom, et du 17ème corps d'armée. Elle ne doit pas son importance simplement à la position stratégique exceptionnelle qu'elle occupe au midi de la France, mais encore au commerce considérable qui s'y fait. Les marchés du *Capitole*, regorgent chaque matin de céréales et de denrées de toutes sortes.

Toulouse possède un observatoire, une faculté de médecine de renom; elle est aussi le siège d'une Cour d'Appel dont les décisions sont citées avec autorité devant les autres tribunaux de France, Sur la place du "Palais" est élevée une magnifique statue en l'honneur du grand jurisconsulte Cujas. C'est

à Toulouse que fut fondée en 1323 par Clément-Isaure la célèbre Académie des Jeux Floraux. Tous les ans, le 3 mai, on bénit à l'église de la Daurade les fleurs destinées à ceindre le front des vainqueurs dans le concours des jeux floraux.

Si Arles est renommée par ses saucissons, Bordeaux par ses ails, Marseille par sa *bouillabaise*, Toulouse ne l'est pas moins par ses patés de foie gras et ses truffes qui jouissent d'une popularité dont les Toulousains s'énorgueillissent. C'est ce qui explique que le séjour de Toulouse soit si vivement recherché par les gastronomes.

Cette ville a été souvent le théâtre de batailles mémorables. Durant la guerre des Albigeois (qui prit naissance aux alentours de Toulouse),Simon de Montfort remporta, à Muret, une éclatante victoire sur le comte Raymond VI et

le déposséda de ses biens. Plus tard, elle n'échappa point au massacre de la St. Barthélémy qui se fit sentir par toute la France : trois cents de ses habitants y furent égorgés.

Toulouse est divisée en deux parties par la Garonne qui décrit une courbe donnant à la cité la forme d'un croissant à une double rainure formée par les boulevards.

Au-delà de la Garonne, sur la rive gauche, s'étend le faubourg, ouvrier dit St-Cyprien, qui se relève rapidement des désastres causés par une inondation terrible en 1875. Ce populeux quartier, bien bâti, aux rues tirées au cordeau, est le foyer du commerce, qui semble s'y concentrer tous les jours davantage.

La partie comprise entre le fleuve et les boulevards Lascrosses, d'Arcole, de Strasbourg, Lazare-Carnot, St-Etienne, qui traver-

sent le croissant à son centre, est plus importante, la plus affairée et la plus gaie. C'est là qu'on trouve les bureaux de l'administration, l'Hôtel de Ville, le *Capitole*,—du nom des anciens magistrats qui s'appelaient *Capitouls*,—les théâtres,[1] les universités, bien qu'elle soit la plus ancienne et que les rues de ce quartier soient, pour la plupart, étroites, mal pavées et tortueuses.

L'arète extérieure du croissant est bordée dans toute sa longueur d'une double haie de boulevards séparés par les eaux du *Canal du midi* qui ont leur point de jonction avec les canaux de *Brienne* et *Latéral* aux *Ponts Jumeaux* du *port de l'Embouchure*. Des ponts-lévis, ménagés çà et là, permettent de communiquer entre les boulevards de *Riquet*, de *Bonrepos*, de *Marquette* d'un côté, et les boulevards *de la Gare*, *des Minimes*, de

l'Embouchure sur l'autre rive.

Le quartier aristocratique et fashionable et le mieux bâti est celui dit "du grand Rond". De magnifiques allées dont les principales ont nom de *St-Michel*, de *St-Etienne*, des *Soupirs*, des *Zéphirs* rayonnent autour de cet immense jardin taillé à l'anglais.

Les principales artères qui conduisent au centre de la ville sont l'avenue de Lyon, l'allée Lafayette, la rue de l'Alsace Lorraine.

De tous les édifices publics que possède Toulouse, les monuments religieux sont de beaucoup les plus beaux et les plus intéressants :

La cathédrale de St-Etienne, d'une fondation très ancienne, est remarquable par ses dix-sept chapelles entourant le chœur, qui luimême est un chef-d'œuvre. On y constate cependant le travail de désagrégation que le temps y a laissé. Malheureusement on ne

peut réaliser les sommes considérables que nécessiterait la restauration de ce temple pour lui rendre sa beauté première.

Le dimanche, nous allons entendre la messe à l'église dite de *St-Aubin.*

Un spectacle touchant s'offre à nos yeux : une couple de cents enfants du faubourg s'approchent pour la première fois de la Sainte Table. Sans chercher à réprimer cette distraction, notre pensée se reporte vers l'église du village natal où enfants et naïfs comme eux, nous allions faire notre première communion. Ce spectacle nous émeut, nous attendrit et réjouit nos cœurs dans l'espérance de jours meilleurs pour la France, car la nation qui inculque à la génération qui germe de pareils sentiments de foi et en permet la libre et ouverte manifestation, ne saurait périr.

***

Un long intervalle—six années—s'est écoulé depuis que ma plume a jeté sur mon carnet ces quelques notes éparses, impressions premières d'un séjour de quelques mois en Europe.

J'eus aimé les rendre complètes, d'autant plus que les pénibles et douloureux évènements qui se sont succédés dans ma famille auraient augmenté l'intérêt de la relation des incidents d'un voyage dont un frère aimé, une sœur chérie depuis disparus da la scène, ont été, ainsi que ma mère, les agréables et joyeux compagnons.

Mille occupations, les tracas journaliers de la vie, les soucis d'une santé chancelante m'ont empêché de réaliser ce désir.

J'ai dû, à l'instar de l'ouvrier qu'un devoir distrait et éloigne à toujours d'un travail favori, cesser

mon récit, au moment d'entreprendre le pieux pélérinage de Lourdes, qui inspire à tout chrétien les plus saintes pensées et remplit le cœur des plus salutaires émotions ; à la veille de faire connaissance avec Paris, la ville-lumière, le centre de l'intelligence et du savoir, qui en même temps qu'elle est le foyer d'attraction de tout l'univers est pour tout canadien-français un "LaMecque" vénéré où il retrouve à chaque pas, incrustés dans le bronze et le marbre, et baise avec vénération les empreintes bénies de la grande nation qui tressa notre berceau et nous légua les modulations de sa langue incomparable et les principes d'une foi conservée, enCanada ,intacte et vivace, malgré les ravages de l'athéisme qui menace de gagner jusqu'au cœur de la France.

J'eus désiré évoquer les déchirements pleins de tendresse qui

ont signalé la séparation, le suprême adieu d'avec l'unique fille survivante, la sœur chérie exilée par vocation religieuse sur la terre d'Albion, anxieuse d'ouvrir ses entrailles à une nouvelle semence de la foi chrétienne, sous le sillon de la charité.

J'eus voulu rappeler le plus heureux jour de mon voyage — celui du retour à la Rivière-du Loup— où il me fut donné de revoir les bons amis. de trouver au foyer une épouse selon le cœur de Dieu et le mien, qui des mois durant ne connut que l'angoisse et l'inquiétude, un fils chéri auquel de tendres soins avaient appris à répéter avec amour le nom de papa. dans sa prière enfantine.

A mon grand regret, il me faut hélas ! renoncer de faire revivre, dans cet humble opuscule, l'écho de ces heureux jours.

Ma main a laissé échapper la

plume, il y a déjà six ans. Voudrais-je la reprendre que je ne le pourrais plus : la rouille la recouvre et je n'ai plus le loisir ni la force de mener à terme l'œuvre commencée. Heureusement pour moi, que le souvenir de ces jours envolés suffira. à lui seul, pour parfumer le reste d'une carrière à son déclin.

Je tiens cependant à clore, avant la fin du siècle qui s'éteint, la narration de ces quelques réminiscences de voyage. pour les présenter, dès l'aube du vingtième siècle. à ma mère et aux chers miens comme un bouquet de fleurs fanées il est vrai. mais qui seront, j'en suis sûr, aimées d'eux, à raison des souvenirs qui les embaument.

Fraserville, 31 Décembre 1900.

... TABLE ...

●◆◆●

